



Pierre CHARDON

Sa vie - Son action - Sa pensée

Editions de *l'en dehors*, PARIS
et ORLÉANS, cité Saint-Joseph, 22

30 €

> *Des grands hommes, comme ceux auxquels nous lie l'amitié, tout nous intéresse, même le plus insignifiant; et qui nous en apporte des nouvelles, assurément nous réjouit.*
>
> MAX STIRNER.

Pierre CHARDON

I

Aux yeux des biologistes, la mort est tout simplement un changement de conditions — le résultat inévitable de l'usure vitale. Tout ce qui est né est destiné à périr. Plus tôt ou plus tard, selon le degré de résistance opposé par l'organisme aux actions détérioratrices du milieu où il se développe. Un jour vient où la somme des assauts qui poussent à la désintégration de l'être l'emporte sur la totalité des réactions défensives. Ce jour-là, c'en est fait, les phénomènes vitaux cessent, c'est la mort, la désagrégation, la décomposition, le « retour à la poussière ».

Pour rigoureusement exacte que soit cette explication de la mort, il n'en est pas moins vrai qu'elle ne saurait nous empêcher de déplorer ou de regretter la perte de ceux dont la connaissance ou la fréquentation nous a été une occasion de nous développer individuellement, de nous faire réfléchir, d'augmenter notre acquis expérimental. Et je ne parle pas ici du sentiment de l'amitié, je m'en tiens simplement à la camaraderie d'idées, à la confraternité d'opinions. Et ce regret, nous l'éprouvons d'autant plus vivement que nous sentons que l'être dont le départ nous attriste a été arraché à la vie avant d'avoir donné sa complète mesure, est mort « avant son temps », selon la pittoresque expression populaire.

Telle est la pensée qui me vint lorsqu'une lettre, un beau matin de mai, m'arriva, porteuse de la douloureuse nouvelle, à la maison centrale de Nîmes, où je villégiaturais, mené là par la dénonciation d'un malheureux mythomane qui, pour se concilier la faveur des juges militaires, m'avait accusé d'avoir favorisé sa désertion. Oui, Pierre Chardon a été fauché trop tôt, au matin de son labeur intellectuel.

En écrivant ces lignes, il me semble que c'est hier que j'ai rencontré Pierre Chardon pour la première fois, à Châteauroux, tout jeune camarade en cours d'évolution, mais cherchant sincèrement sa voie.

D'autres que moi l'ont connu alors, mais ont oublié le chemin qu'il a parcouru et le caractère des activités diverses auxquelles il a participé. Il ne ménageait rien pour y contribuer — ni son temps, ni le peu d'influence dont il pouvait disposer, ni les quelques ressources qui étaient siennes.

J'en sais quelque chose. Non seulement Pierre Chardon s'intéressa, en s'en faisant dépositaire, à *hors du trou-*

peau, à l'anarchie, alors que j'en avais assumé la parution, aux *Réfractaires,* mais lorsque je pensai, en 1915, le moment venu pour faire entendre, dans le déchaînement des unions sacrées, le son de cloche individualiste anarchiste, il fut mon principal collaborateur à *par delà la mêlée.* Nous ne nous entendions pas toujours, nous bataillions sur un point de doctrine, nous nous emballions, nous étions sur le point de rompre, mais un mot suffisait pour que nous nous retrouvions d'accord, pour que nous nous apercevions que nous n'avions jamais cessé de l'être. Je n'ai jamais rencontré un camarade avec lequel je me sois senti plus à l'aise, plus moi-même, plus libre dans l'intimité.

Il y avait un point sur lequel nous n'avons jamais différé, par exemple : c'est la méfiance et le dégoût que nous inspiraient, ce que nous appelions entre nous, « les putains repenties » — les anciens bohêmes devenus gens rangés et respectables — les ex-amour libristes passés dans les rangs des soutiens de l'honneur de la famille et de la vertu conjugale — les illégalistes d'antan posant à l'honnête mercanti — les conseilleurs de désertion mués en anarcho-patriotes — toute cette racaille qui, pour mieux se faire pardonner d'avoir changé son fusil d'épaule, bavait et bave encore sur ceux dont le cœur est assez haut placé pour rester aujourd'hui ce qu'ils étaient hier: des mis au ban de la société bourgeoise.

Pierre Chardon avait été élevé à une rude et dure école. Né dans une famille d'ouvriers pauvres, il eut bientôt à lutter contre le milieu familial, puis ne se sentit pas à l'aise dans le Milieu Social où tout conspirait également pour l'empêcher de se développer. De bonne heure, il ressentit vivement les injustices sur lesquelles est basée la société où nous nous étiolons.

Une curiosité sans cesse en éveil secondait chez lui une rare intelligence; rien ne le laissait indifférent. Très jeune encore, il fréquenta la Bourse du Travail de Châteauroux, se glissa parmi les ouvriers, assista à leurs réunions et discussions. Nul livre, nul imprimé sur lequel il pouvait mettre la main ne lui semblait dépourvu d'intérêt. Pierre Chardon fut un autodidacte dans tout le sens du terme.

Il ne pouvait manquer d'attirer sur lui l'attention de ses instituteurs. Sa santé débile lui dut d'être emmené en colonie scolaire trois ans de suite. C'est là qu'il connut celle qui devait, quelques années plus tard, devenir sa compagne. Il obtint son brevet élémentaire; l'obligation de gagner son pain quotidien lui interdit des études plus prolongées.

Pierre Chardon ne voulut pas seulement se tenir en relations avec les milieux libertaires, simplement se documenter, son tempérament le poussait à donner de sa personne. Aidé d'un camarade qui depuis a parcouru le monde, il se fit colporteur, visitant bourgades et villages, distribuant brochures et tracts subversifs, tenant réunions à l'occasion, affrontant la contradiction ; c'est à ce moment qu'il faut situer ses réunions sur les « Religions tragiques ». 1914 arriva. On se souvient encore, dans le département de l'Indre, de la série de conférences qu'il entreprit alors pour dévoiler la supercherie du suffrage universel. Il pressentait la guerre mondiale et ne se faisait pas faute de la dénoncer. On le connut du nord au sud du département et il en dépassa les limites. Ce fut désormais un réprouvé.

Cette même année, il s'unit à la compagne qu'il avait connue enfant. Fille de bourgeois irréductibles, ses parents voulurent la reconquérir, d'où lutte intime, sourde, implacable entre ces deux influences, celle des procréateurs et celle du compagnon qui veut conserver la camarade qu'il a éveillée aux idées qui lui étaient chères.

Economiquement, de meilleurs jours avaient lui pour Pierre Chardon. Sa compagne était dans l'enseignement. Il travaillait comme comptable dans une Brasserie ouvrière. L'idée lui vint de monter une imprimerie. Il entrevoyait là un moyen de se libérer du salariat. Petit à petit, au prix de combien d'efforts, de prodiges d'ingéniosité, il arriva à acquérir un matériel relativement important. Je vois encore son petit atelier, au fond d'un petit jardin, à Déols,

sur le bord de la route de Châteauroux à Issoudun.

Mais voici que la guerre éclate et on verra d'autre part quelle fut son activité durant cette période fatale. Grâce à sa faiblesse de constitution, il échappa d'abord à la conscription, mais ne s'étant pas présenté devant une Commission de réforme, on l'incorpora d'office. Il fut envoyé à Poitiers, puis à Parthenay. On le tenait. Ce ne fut heureusement que pour vingt jours. Pierre Chardon ne voulait pas vivre portant l'uniforme militaire, fût-ce au détriment de sa santé, et il arriva à ses fins.

C'est à ce moment-là que je fus arrêté. Pierre Chardon ne voulut pas abandonner l'œuvre commencée par *par delà la mêlée ;* il ne voulut pas non plus que ce fût au détriment de ma défense. Durant l'hiver, il se rendit à Grenoble, assista à mon procès, en revint indigné, littéralement furieux contre l'appareil judiciaire, ayant contracté une bronchite que rien ne guérira, contre laquelle son organisme surmené ne pouvait réagir, malgré sa volonté de fer.

C'est en vain qu'il passa l'été de 1918 à la campagne. Ecrasé par un labeur au-dessus de ses forces, sa santé ne se rétablit pas. Pour comble de malheur, sa compagne Jeanne est emportée en 1918, par la peste qui sévissait alors sous le nom de grippe espagnole. Le coup est accablant, mais Pierre Chardon ne lâche pas prise. Ceux qui s'intéressaient à lui espéraient, contre toute espérance, qu'un séjour hivernal sur la Côte d'Azur pourrait prolonger sa vie de quelques mois, de deux ou trois ans peut-être. Le voici parti à Nice, d'où il édite *la mêlée* — qui avait succédé à *par delà la mêlée* — avec la même régularité que s'il se fût trouvé à Déols.

Le climat lui semblait bienfaisant lorsqu'à la suite d'une imprudence, il se trouve brusquement attaqué par la grippe. Tout espoir de guérison disparait. En avril 1919, il revient chez lui, presqu'incapable de se hisser seul en wagon. Il n'interrompt pas pour cela la parution de *la mêlée* ; s'il ne se fait plus d'illusion sur son sort, il ne veut pas non plus qu'elle disparaisse à cause de son départ. J'ai sous les yeux une lettre dictée le 30 avril (il était alité et incapable d'écrire) où il se préoccupe de ma libération. Le 2 mai, il expirait, après une agonie cruelle, ayant conservé jusqu'au bout sa connaissance, se débattant jusqu'à la fin contre la mort. Il allait atteindre son vingt-septième printemps et il n'y a pas encore dix ans de cela.

Il est exact que Pierre Chardon eut beaucoup à souffrir des tracasseries policières. Naturellement, elles redoublèrent avec la guerre et l'avènement de la censure. Il vint un moment où les perquisitions se succédaient chez lui avec une régularité qui aurait découragé le cœur le mieux trempé. On le croyait auteur d'une foule d'infractions où il n'était pour rien, d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, les limiers de la police revenaient toujours bredouille. Il n'est pas exagéré d'affirmer que les persécutions auxquelles il était en butte n'ont pas été étrangères à l'aggravation de son mal.

—o—

Bien qu'il ne fût pas un individualiste « farouche », selon le cliché consacré — malgré son associationnisme, son mutuellisme, son contractuellisme — Pierre Chardon se tenait à l'écart de la conception classique de l'anarchisme communiste. Il ne croyait pas à une transformation catastrophique, en bloc, des sociétés ; il pensait que c'est par l'unité sociable, individu ou association sélectionnée, qu'il faut commencer. Sans doute, il a entretenu des relations suivies avec les syndicalistes d'opposition, avec de nombreux communistes anarchistes, mais ceux qui l'ont connu savent que l'espèce de communisme qui l'attirait, c'est celui des réalisations pratiques, celui des « entreprises en commun », à condition qu'un contrat dûment établi et loyalement discuté déterminât d'avance les rapports de ceux désirant y participer. Cela ne l'empêchait pas d'être partisan de la vulgarisation des idées qui lui tenaient à cœur, de la propagande à grande envergure.

Pierre Chardon n'était pas exempt de défauts. Comme nous tous. Mais c'étaient des défauts de jeunesse. Il n'hésitait jamais à revenir sur une appréciation hâtive, sur un jugement précipité, dès qu'on lui démontrait qu'il s'était trompé. Tous ces défauts paraissent peu de chose comparés à l'une des qualités qui dominait chez lui : le désintéressement pécuniaire en ce qui le concernait personnellement. Il était de ceux qui ne voient pas dans la propagande un moyen de se faire des rentes. Ceux auxquels il a rendu des services — et de réels services — ne sauraient oublier son mode d'agir en certaines occasions qu'il est inutile de rappeler ici. Justement à cause de son désintéressement, il n'admettait pas qu'on laissât la propagande languir faute de ressources.

Je me suis efforcé de fournir dans ce numéro un tableau exact de « l'esprit de Pierre Chardon », alors que, sorti des tâtonnements des débuts, il avait trouvé son chemin. Je crois avoir réussi à donner son point de vue sur divers sujets qui ont préoccupé et préoccupent encore le milieu anarchiste en général.

Les signataires des trois articles biographiques qui figurent ici ont connu personnellement et intimement Pierre Chardon. J'ai tenu à ce que personne d'étranger à sa vie n'écrivît sur lui. Peut-être cette plaquette s'en ressent-elle au point de vue littéraire, mais j'ai l'impression qu'en procédant ainsi je me conforme au désir de ce camarade qui, à tort ou à raison, ne prisait guère « les intellectuels ».

Le portrait qu'on trouvera plus loin est dû au burin de Louis Moreau, de Châteauroux, qui connut Pierre Chardon de très près et assista, pour ainsi dire, à ses derniers moments.

—o—

Quelques « purs » parmi les purs pourraient nous reprocher d'avoir édité ces pages. Nous ne sommes pas des hommes de cimetière, on le sait. Nous nous élevons volontiers contre le culte des morts. Nos efforts portent sur la vie et les vivants : l'actuel et le tout de suite sont le but de nos préoccupations. Cependant, lorsque l'un des nôtres disparaît, ayant achevé trop tôt sa course ou enlevé prématurément à sa besogne, nous ne manquons à aucune de nos convictions en exprimant la douleur que nous cause sa perte. D'ailleurs, nous ne sommes pas assez fats pour fermer les yeux sur les vides que certaines morts font parmi nous. Nous savons haïr, mais nous savons aussi aimer. Nous savons conserver le souvenir de ceux qui ont traversé notre existence en y laissant une trace. C'est parce que cette trace, en ce qui me concerne, est demeurée bien vivante que j'ai voulu consacrer tout au moins une brochure de 32 pages à la mémoire de Pierre Chardon.

D'ailleurs, je considère comme absolument injustifiable l'oubli dans lequel est tombé cet humble diffuseur d'idées, cet obscur animateur, mort à la tâche. C'est vrai, Pierre Chardon n'avait pas conquis une renommée mondiale ; il était peu apprécié en dehors d'un petit, trop petit cercle ; il avait eu à lutter contre la défiance boutiquière des arrivés, l'animosité jalouse des arrivistes, des gardiens de formules, des souteneurs d'orthodoxie. Il ne fréquentait aucun salon littéraire : il savait qu'en ces milieux-là, on n'est que toléré ou considéré comme un échantillon curieux. Nul cénacle ne lui avait offert de banquet ; la proposition même l'eût fait rire à en éclater. Il fuyait comme la peste toute Ligue, toute Corporation, toute Association où il eût été exposé à rencontrer un pilier quelconque de cette société dont il combattait les institutions. Des lettres que j'ai de lui font foi de tout cela et il ne s'y montre pas tendre pour certains courtisans de la Renommée.

Si Pierre Chardon débordait d'ardeur, d'enthousiasme, d'activité, il était intransigeant. Le verbalisme lui faisait pitié, le verbalisme des rhéteurs comme celui des révolutionnaires. Il voulait « pratiquer » sur le champ sans attendre le lendemain d'un Grand Soir ou une Aube Nouvelle problématique ou chimérique. Ce n'était ni un philosophe éminent, ni un écrivain fameux, ni un

dramaturge illustre, ni un gendelettre libertaire pour snobs et snobinettes. Pierre Chardon était tout simplement un artisan de l'action, un réalisateur qui voulait creuser son sillon et le bien creuser. Parce qu'il n'était pas un « cher maître », mais un loyal propagandiste croyant à l'efficacité de la propagande, méritait-il d'être rayé si tôt des tablettes des anarchistes, des « camarades », pour lesquels il a donné sa courte vie ? — E. ARMAND.

II

2 mai 1919 ! A cette date disparaissait Pierre Chardon qui anima et éclaira notre milieu pour un temps trop court, hélas ! Il avait 27 ans à peine et eût été sans conteste un des plus ardents défenseurs de notre idéal si la mort brutale ne l'avait enlevé trop tôt à notre amitié. Car déjà, il avait su s'imposer par sa vaste intelligence, son esprit de révolte, son mépris de l'opinion, battant continuellement en brèche préjugés bourgeois et société oppressive.

Ce n'est pas sans émotion que j'évoque sa silhouette presque enfantine que surmontait un visage saisissant qui ne saurait disparaître de la mémoire de ceux qui l'ont approché : visage où les griffes du mal qui devait l'emporter avaient marqué leur empreinte. Un vaste front surmonté d'une chevelure léonine abritait des yeux au regard scrutateur où brillait parfois une lueur malicieuse qu'accompagnait un sourire sarcastique, sourire qui savait s'adoucir pour les amis qu'il accueillait avec fraternité.

Comme Remy de Gourmont, dont il aimait la philosophie, il ne tenait point à ce qu'on le connaisse et souvent son abord déroutait et arrêtait la confiance car il hérissait son ironie, son sarcasme, comme une arme défensive. Cependant, que de compréhension affectueuse, que de délicatesse sous cette armure rébarbative et comme il laissait voir en son âme avec confiance lorsqu'on l'avait deviné !

Autodidacte, il possédait toutes les qualités d'un animateur. Car, à cette intelligence qu'aucun problème humain ne laissait indifférente, il joignait une volonté invincible que ni les souffrances physiques ni les épreuves morales qu'il eut à traverser, n'ont pu ébranler. Les chagrins intimes qui le torturèrent n'ont jamais diminué cette activité surprenante dont il faisait preuve. La philosophie d'effort, de lutte, d'espérance, de réaction constante qui était sienne l'aida à franchir les étapes douloureuses d'une vie précaire, minée sourdement. « Jamais la tristesse chez moi n'aboutit au découragement », m'écrivait-il de Nice quelques semaines avant sa mort, alors que se sachant condamné irrémédiablement, il travaillait encore jusqu'à épuisement de ses forces.

Jusqu'au dernier souffle, il songea à l'œuvre dont il avait assumé la charge : la parution de *la Mêlée*, alors qu'il n'avait plus la force de se lever, alors que tout effort lui était une souffrance, dans les derniers jours de sa vie, je puis dire les dernières heures, il s'inquiétait de la parution de ce journal qui était devenu le centre de son activité, le but principal de ses efforts. Il voulait transmettre le flambeau, non pas amoindri, mais ranimé d'une clarté nouvelle.

« Tant qu'une goutte de sang vivifiant circule dans ses veines, j'estime que l'être doit lutter et réagir ». Cela, il l'accomplit. Car il aimait la vie, la vie multiple et variée dont son âme délicate et tendre savait goûter la diversité et la beauté. « Il ne faut pas fuir la vie, m'écrivait-il, mais tirer d'elle le maximum de bonheur ; nous « réveiller d'entre les morts », ouvrir les yeux sur soi et autrui, savoir goûter et apprécier la beauté partout où elle réside. En les formes matérielles les plus simples sont inclues une beauté, une harmonie. Seul, celui qui sait voir et sentir les rapports cachés entre les êtres et les choses, celui dont les yeux de la chair sont complétés par les yeux de l'esprit, sait vivre la vie intense, non pas cette intensité artificielle de la vie moderne, mais la vie complète, remplie d'expériences nombreuses, savourées lentement, à leur heure, sans hâte... »

Et c'est parce qu'il avait cette sorte d'entendement qui lui révélait les accords secrets entre les êtres et les choses, que chez lui, on trouvait ce curieux mélange de réalisme et de poésie qui le conduisait à un scepticisme souriant, à cette ironie fine dont il émaillait sa conversation tantôt grave, tantôt enjouée, jamais indifférente.

La question sociale et économique l'intéressait au plus haut degré, il était disciple de Proudhon et il nourrissait un cher projet dont il entretint maintes fois ses amis et qu'il eût réalisé sans nul doute en dépit des difficultés qu'il eût rencontrées. Ce projet ? Celui de la formation

d'une communauté fraternelle basée sur l'association du travail. Il étudiait à fond les colonies américaines qui, au siècle dernier, s'épanouirent sur le sol de ce qui était alors la terre de la liberté : *Shakers, Economists ; Zoarites ; Perfectionnists ; Fouriéristes,* etc. Il recherchait avec souci les faiblesses de toutes ces entreprises pour la plupart éphémères — faiblesses qui les vouaient à un échec certain et prématuré.

Mais déjà les bases de cette communauté qu'il voulait instaurer étaient jetées, déjà étaient fixés, tant au point de vue matériel qu'au point de vue spirituel, les premiers éléments de cette association et voici comment il entendait organiser la future communauté au point de vue relations intersexuelles : « Nous ne reconnaîtrons pas le *couple — légal ou illégal,* peu importe —mais seulement l'individu-associé, chaque individu — homme ou femme — ayant son apport personnel, afin de posséder des garanties contre l'autorité, la sujétion de son conjoint. Pour les ménages constitués, l'apport de la femme sera égal à celui de l'homme, l'apport du couple étant partagé par moitié. Chaque individu aura sa chambre. Libre à lui de vivre seul ou avec un conjoint, possibilité pour lui de s'isoler quand il le voudra et de rompre à sa volonté les unions sexuelles uniques ou plurales qu'il entretiendra. Liberté absolue avec ces principes : *ni vénalité, ni contrainte.* L'enfant est élevé aux frais de la communauté, il appartient à la mère qui l'a porté et qui l'allaite. En cas de compétitions sexuelles, c'est la volonté de la femme qui déterminera tout. En cas de brutalité d'un conjoint, la communauté interviendra pour protéger l'être faible et sa libre volonté ».

Ce projet le hantera jusqu'à sa mort. Il avait déjà réuni autour de lui les camarades capables de faire marcher l'exploitation agricole qui devait être à la base de cette association, mais lui disparu, le projet disparut aussi, car nul autre ne pouvait le reprendre avec l'amour, avec l'intelligence qu'il y eût apportés. Cet être d'élite qui avait devant lui un avenir magnifique laissa à ceux qui le connurent intimement un souvenir ineffaçable et le regret de sa disparition tinte toujours douloureusement dans leur cœur. — M. P.



III

D'autres plumes que la nôtre ont conté ce que fut son existence courte, abrégée par une soif inextinguible de savoir, une indomptable ardeur combative, une inlassable activité manuelle et cérébrale que ne purent atténuer ni l'hostilité familiale dans laquelle il vécut pendant son adolescence, ni les chagrins intimes qui l'ébranlèrent douloureusement, ni même enfin la maladie qui, malgré tout, parvint à le faire capituler et à le vaincre.

Il nous reste à dire ce que fut *le Semeur* et comment il fit son apparition clandestinement parmi les hurleurs de la tribu des Bourreurs de crânes.

Il est bon que l'on sache aujourd'hui les tentatives qui furent faites pour combattre l'influence néfaste exercée particulièrement par ceux en qui la classe ouvrière avait placé toute sa confiance. Nous voulons croire que nous ne fûmes pas seulement quelques-uns à déplorer l'attitude des mauvais bergers de la Confédération des Gens Tranquilles (ainsi baptisée, et justement, par le *Canard Enchaîné*) qui, devenus soudainement sursitaires et patriotes, épousèrent les vaines querelles des gouvernants et, ce faisant, signèrent avec les pires ennemis du prolétariat un pacte d'alliance qui ressemble singulièrement à un acte de trahison.

Nous voulons penser, de plus, que nous ne fûmes pas seulement quelques-uns parmi les membres de la Fédération Française des Travailleurs du Livre à désapprouver le Comité central de n'avoir pas eu l'élémentaire pudeur de se cantonner dans cette neutralité strictement corporative naguère respectée pour ne pas effrayer les innombrables mutualistes enrôlés sous la bannière fédérale. Nous persistons à croire que nous ne fûmes pas seuls à blâmer les mandataires, dont l'inamovibilité dégénérait en mandarinat, d'avoir oublié qu'il pouvait y avoir dans l'armée autre chose que des « héros », d'avoir, en insérant des citations et félicitations à ceux ayant conquis galons et médailles, fait de la *Typographie Française* un second *Bulletin des Armées de la République,* d'avoir, enfin, après s'être désintéressés en temps de paix de ceux qui, pour une raison quelconque, ne pouvaient échapper à la conscription, abandonné totalement ceux-ci, en temps de guerre, à la fureur des chefs militaires.

C'est pourquoi il nous a semblé nécessaire de mettre en pleine lumière le travail

fourni par un homme qui ne fut ni fonctionnaire syndical, ni syndiqué, ni typographe.

Charron exerçait, en effet, la profession de comptable ; animé du désir de lancer son cri, d'exprimer sans réticence les sentiments que lui inspiraient de sensationnelles capitulations, il résolut de faire lui-même un journal.

Dès mars 1915, il fit l'acquisition de quelques sortes, filets, interlignes et autres accessoires nécessaires à la composition typographique. Il entreprit presque seul l'apprentissage du métier de compositeur et, en octobre 1915, put faire à la main quelques épreuves de son article : *Deux attitudes,* premier coup de feu qu'il fit retentir contre les antimilitaristes dont les convictions n'avaient pu résister à la vague de folie qui fit sombrer, hélas ! en août 1914, ceux qu'on aurait pu croire plus solides. Cet article où Charron et ses amis se détachent nettement des partisans de la violence chauvine n'eut pas en France le succès obtenu par la déclaration que signèrent, le 28 février 1916, seize intellectuels anarchistes, et qui fut insérée dans le numéro 133 de la *Bataille* du 14 mars de la même année.

Ces épreuves où le professionnel découvrirait encore quelques erreurs de débutant, et surtout les fautes que peut commettre un employé se servant couramment de la machine à écrire, reçurent un très bon accueil dans plusieurs revues étrangères, notamment dans l'almanach de *Tierra y Libertad,* le *Réveil* de Genève auquel collabore depuis de longues années notre confrère Bertoni, *Freedom* de Londres, *Mother Earth* de New-York.

Pourtant, Charron, faisant corriger les épreuves de ses paquets, put se perfectionner, éviter les mauvaises divisions, les espacements défectueux, tout ce qui, en somme, aurait pu déceler les maladresses d'un profane. Il parvint ainsi, après quelques mois d'efforts, à lever 600 lettres à l'heure.

Il renonça, croyons-nous, à faire imprimer en dehors de chez lui les écrits qu'il devait lui-même composer, mesurant peut-être les dangers que pouvait courir la publication d'une revue hétérodoxe dont l'impression aurait été confiée à un imprimeur patenté.

Désirant exprimer toute sa pensée, faire entendre malgré et surtout contre tous sans rien céler de ce qu'il ressentait, les sentiments que les hommes dignes de ce nom étaient condamnés à cacher, il acheta une vieille bécane à pédale, d'un modèle désuet, et au moyen de laquelle put se tirer, au prix de pénibles efforts, à plusieurs centaines d'exemplaires seulement, la feuille nettement antiguerrière et antimillitariste et qui constitue à nos yeux, une des plus belles pages que Charron ait écrites.

Pendant les rares heures de loisir dont il put jouir après avoir fourni sa journée à la Brasserie Ouvrière de Déols (Indre), il composa la plus grande partie du *Semeur.* Il consacra donc à ce travail soixante à soixante-dix heures de nuit généralement.

Il fit ensuite la mise en pages et les corrections, aidé de quelques obligeants camarades, dont nous ne publierons pas ici les noms pour qu'il soit impossible aux inquisiteurs modernes de découvrir en eux ce qu'en langage juridique on nomme complices et qui ne furent pourtant que des individus enthousiasmés par le spectacle d'une persévérance obstinée.

Enfin, par un beau jour de floréal, *le Semeur* fut imprimé au moyen de cette pédale poussive qui ne pouvait être mise en marche que par les efforts combinés de trois personnes: une l'actionnant au moyen de son pied, une autre faisant tourner le volant, et enfin la troisième faisant la marge. En raison du format réduit (demi-raisin) de cette machine, deux pages seulement pouvaient être simultanément imprimées ; il a donc fallu, pendant seize heures, se livrer à un travail exténuant pour ne tirer que quelques centaines d'exemplaires de cette brochure de huit pages in-quarto coquille.

Que contenait donc le fruit d'une gestation aussi laborieuse ?

En exergue, cette parabole extraite de l'Evangile, selon saint Mathieu (XIII), qui se termine par cette phrase : « Que celui qui a des oreilles pour ouïr entende ».

Notre attitude, reproduction de l'article dont nous parlons plus haut et dont le titre seulement a été changé.

La Guerre (considérations rétrospectives et actuelles), qui forme la substance de la brochure pareillement intitulée et qui devait paraître plusieurs semaines plus tard (1).

Un dessin : « Pour le maître », dans lequel on voit deux soldats français et allemand s'entr'égorger.

---

(1) Cette brochure fut imprimée à Paris ; mais quoi que fît la police, elle ne parvint pas à découvrir le courageux imprimeur qui avait couru le risque de lui faire voir le jour.

Le récit du meurtre de l'instituteur français Paul Savigny, fusillé dans le cimetière de Montdidier pour n'avoir pas voulu commettre lui-même de meurtre.

Un poème : *Les Martyrs,* écrit surtout pour glorifier l'abstention héroïque de Savigny.

Un extrait du discours que fit autrefois Gustave Hervé qui, depuis...

Des extraits de Guyau, Normann Angell, Ruyssen, Epictète, Stendhal, Gœthe, etc.

Enfin, sous la rubrique : « Les Faits qui parlent », la narration d'incidents qui montrent, une fois de plus, que l'Armée est bien « la Grande Muette » où règne la brute et où la force bestiale fait loi, que, dans tous les pays, les palefreniers mal parvenus aux divers grades régimentaires deviennent insolents comme des laquais, gueulards comme des roquets et injustes comme des magistrats.

Il va sans dire que celui que nous avons eu le grand avantage de fréquenter pendant longtemps, sortit de cette épreuve physiquement amoindri ; la fièvre alluma son regard, l'anémie creusa ses joues, l'insomnie même l'empêcha de prendre le repos auquel il avait droit après avoir accompli une telle tâche titanique. Sa débilité ainsi accentuée alarma sa douce compagne à qui il dut fermer les yeux et quelques amis étonnés de le voir encore décidé à continuer la lutte.

Une autre pédale plus légère fut ensuite achetée et Charron, augmentant et améliorant son matériel, essayant de se perfectionner dans l'exercice de ce métier, nourrissait encore de vastes projets lorsque la mort imbécile, plongeant dans la plus amère affliction ceux qui voyaient se dessiner en lui un talent d'écrivain et un caractère d'acier, ravit à notre affection, à l'admiration de ses amis, celui que nous avons pleuré après qu'il eût pleuré lui-même la disparition de son épouse dont nous avons connu la grâce et l'affabilité.

Ces machines, ces caractères ont été recueillis par ses héritiers légaux qui les vendirent, presque au prix de la ferraille, au directeur d'un journal bourgeois de Châteauroux, n'essayant même pas de respecter les idées de celui qui, n'ayant pu, tant son agonie fut brève, prévoir que cet outillage résultat de tant de sacrifices, pût avoir la destination que des parents, pour le moins indifférents, lui ont donnée.

Des gens de justice pénétrèrent dans le sanctuaire situé au fond de son jardin où, haletants, des compagnons assurèrent l'exécution du *Semeur ;* de sales pattes de policiers profanèrent le matériel qui avait servi à faire jaillir en ces jours ténébreux de 1916 l'étincelle dont l'éclat nous éblouit encore ; des sous-agents des P. T. T. étaient, paraît-il, invités à déposer au bureau, moyennant récompense, le journal envoyé sous enveloppe et dont on redoutait la diffusion.

Enfin, un docteur Wintsch, résidant à Lausanne, écrivit, dans le n° 14 de *La Libre Fédération,* l'article ci-dessous, ne réclamant, du reste, aucun commentaire :

« Je viens de recevoir un journal à allures individualistes, sans signature, avec une image qui sent son allemand de derrière la coulisse. Cet organe porte comme nom de typographie : « Imprimerie des Unions ouvrières, Genève ». Or, il est faux qu'il ait été composé ou tiré à l'Imprimerie des Unions ouvrières, où se fait notre journal. Il n'y a pas, d'ailleurs, d'imprimerie avec un nom semblable à Genève. »

Il nous sera difficile de croire que le docteur Wintsch, qui avait déjà, quand il écrivit les lignes ci-dessus, fait probablement beaucoup de journalisme, ignorait quels dangers il faisait courir à ceux qui, ne se courbant pas devant la loi, se montraient plus courageux que lui, resté en pays neutre (1).

La perquisition qui eut lieu vers la fin de l'année 1916 n'avait pas pour objet de découvrir l'imprimerie où s'était fait *le Semeur,* mais de rechercher l'atelier d'où était sortie *la Guerre.*

Ces visites indésirées, ces mesures inquisitoriales et cette déclaration pour le moins maladroite inspirèrent à Charron de vives inquiétudes qui ne le fatiguèrent pas, au contraire, et l'encouragèrent plutôt à reprendre le combat, avec prudence peut-être, mais avec une énergie implacable contre toutes les forces mauvaises qui compriment l'individu. — Paul MEYER.

---

(1) Dans le n° de *la Mêlée* du 15 mai 1918, Pierre Chardon se montrait très dur pour ce Dr Wintsch « jadis révolutionnaire à tous crins et prêcheur de *la grève des soldats* » : « Il est des exécutions qui s'imposent ! » écrivait-il. « Ils sont toute une bande de Wintsch et consorts, de ralliés, de renégats, les uns sincères, les autres émargeant aux consulats alliés, qui ont continuellement bavé sur la presse d'opposition française. Si la répression est devenue ce qu'elle est, si certaines brochures plus ou moins clandestines ont été saisies ou poursuivies, si la frontière s'est de plus en plus fermée aux publications venant du dehors ; c'est parce que ces mouchards bénévoles, ces mouchards amateurs ont continuellement attiré l'attention des gouvernants sur la propagande pacifiste ».

Notre Individualisme

L'individu, le milieu, la masse

...Il est des mots usés par le frottement comme des pièces de monnaie, des termes trop vagues qui, jadis, ont eu une signification précise et l'ont perdue par l'usage. Ces mots sont des vases où l'on entasse les perles et les ordures, si bien qu'on ne sait plus ce qu'ils peuvent, ce qu'ils doivent signifier. Le terme individualisme est de ceux-là. Certains l'ont galvaudé, s'y sont taillés une cote à leur petite taille. Mais ce mot ne partage-t-il pas ce sort avec bien d'autres, auxquels on cherche moins de querelles ; les termes de socialisme, libre pensée, etc., etc., par exemple ?.....

Ah ! ils ne sont pas « découragés, dégoûtés, déséspérés », ni gagnés par la « lassitude précoce »..... ceux qui sont réellement, profondément, individualistes.

L'individu est régi par l'attraction et la répulsion, tour à tour il se replie sur lui-même et va vers le dehors ; toute concentration mentale est suivie normalement d'une expansion. Et cela c'est la vie. « Notre Individualisme » repose sur le besoin d'individualisation, de différenciation que l'homme porte en lui. Il ne peut pas conduire à la résignation, puisque le milieu étouffe, paralyse toute tentative d'individualisation. Le Moi et ce que les philosophes de l'Antiquité ont appelé la Cité, ce qui s'appelle aujourd'hui l'Etat, ont engagé depuis toujours une lutte éternelle. Seul, se désespère et se résigne, se dégoûte et se décourage celui dont l'individualisme atrophié s'incline devant le Moloch et ne réagit plus. Toute affirmation de révolte est une affirmation d'individualisme ;..... tout individu qui s'affirme se sépare. La vie en société, indispensable pour assurer la vie matérielle de l'homme, a engendré, dans le domaine moral des dogmes, des traditions dont l'individu doit se libérer s'il veut être lui-même.

Tout milieu, quel qu'il soit, est grégaire, fanatique, sectaire. L'Homme en foule est un sale animal. Jésus groupa autour de lui quelques fidèles, mais il est faux de dire qu'il traduisit les aspirations de sa race. Il fut méconnu par les siens, qui préférèrent la Loi à la jeune foi. C'est seulement lorsque sa pensée fut déformée que la masse s'y rallia. Son cœur était un cœur humain, supérieur à ceux de son temps. Non, non, son « cœur n'était pas le cœur de tous » ; mais ceux qui le suivaient avaient au cœur des sentiments bas, alors que seul l'Apôtre marchait le cœur empli de pureté sereine... Plonger dans la masse, c'est plonger dans le bourbier et revenir souillé..... Individualistes, nous n'avons pas foi dans la masse. Nous ne la méprisons pas, mais nous la connaissons. Cela nous suffit. Chaque fois qu'un homme se réalise, devient lui-même, il lui faut lutter contre son ambiance. « L'instinct profond » du peuple c'est l'instinct d'hypocrisie, de lâcheté, de servilisme et de brutalité.

L'instinct de liberté, c'est un instinct individuel. Pour devenir libertaire, l'homme doit briser la gangue du milieu ; la lutte entre la liberté et l'autorité, ce n'est pas la lutte entre un prétendu courant populaire libertaire et la volonté des Maîtres, c'est la lutte de l'individu et de la Cité, le l'*Un contre tous*. Sans doute, le révolté ne reste pas toujours isolé, et il se forme une élite libertaire. Mais l'étude du passé et du présent nous montre la masse incapable de conquérir la vraie liberté, incapable de s'en servir, et ennemie de ceux qui marchent vers elle.

Du reste l'histoire est là. Elle nous apprend que les peuples révoltés ou bien retournèrent passivement à leurs chaînes ; ou bien s'abandonnèrent à la direction de cette bourgeoisie, ce Tiers-Etat, dont le rôle de tuteur, de modérateur, fut en effet considérable dans les mouvements du passé. Ils se montrèrent incapables d'aller plus loin dans la voie de la libération que leurs guides nouveaux ne voulaient les voir aller.

Il paraît qu'en formulant cette constatation historique, en reconnaissant le servilisme et la lâcheté des trois quarts des prolétaires, on justifie la Maîtrise et l'Exploitation. J'ai déjà fait justice de cette affirmation. Le maître ne peut arguer de l'inconscience des masses pour légitimer son rôle, car il entretient soigneusement cette inconscience. Le Père spirituel ou temporel (patron vient de père) en abusant de ses « enfants », en profitant de leur travail, en les asservissant, ment à son titre et à sa prétendue fonction de tuteur. Les injustices commises à l'égard de ceux qui ne peuvent ou ne savent les relever sont odieuses à l'homme humain. Mais le peuple, nous le connaissons. La vie des ateliers, la défiance réciproque, le mouchar-

dage quotidien, l'alcoolisme révoltant qui gagne la femme et l'enfant, les brimades pour le faible ou pour celui qui ne ressemble pas aux autres, qui est « original », les rivalités bêtes de salaires, de prétendue valeur professionnelle, la saleté inouïe des water-closets d'usine, les obscénités parlées et écrites, le respect de la force physique, de l'argent, le mépris de la femme, le servilisme de ceux qui « en seront » et qui vous lâchent à l'heure de l'action, les prétentions de l'ouvrier « qualifié » qui repousse le manœuvre comme un inférieur, l'égoïsme corporatif, plus féroce encore que l'égoïsme individuel, nous connaissons cela.

Certes tous les prolétaires ne sont point d'indécrottables brutes... Mais en allant au fond des choses, on doit reconnaître que la laideur, la bestialité, l'iniquité régnantes plongent des racines profondes dans les êtres. Proudhon l'a bien vu lorsqu'il a écrit : « Toutes les races ont produit et organisé en elles-mêmes, sans le secours d'initiateurs, les idées d'autorité, de propriété, de gouvernement, de justice ».

Si le monde subit la guerre, l'exploitation et la maîtrise, c'est que dans sa majorité il ne conçoit pas la vie autrement. Et il nous faudrait aller chercher des directives parmi ce grand nombre, allons donc !

. . . .

L'association, l'attitude et l'action individualistes.

Nous n'avons jamais nié l'utilité de l'association. Mais où sont-ils donc ceux avec qui nous pouvons conclure la bonne entente loyale : « d'hommes égaux et libres ? » Notre individualisme est vivant et vibrant, mais il sait éviter la brutalité de certains gestes, de certaines paroles trop âprement apostoliques. Alors que nous peinons à la tâche quotidienne de réalisation individuelle, sans toujours la mener à bien, nous est-il si facile « d'émanciper » autrui ? Eveiller son désir d'émancipation constitue déjà un but ardu et une tâche délicate. Vouloir davantage serait vouloir pétrir autrui comme une pâte molle. Ecoutons le conseil du Sage : « un vivant ne se construit pas du dehors ».

Et surtout pas de mysticisme. Pas d'attente de Grands Soirs. Compter sur soi d'abord, donner son effort quand on le peut, mais ne pas attendre toujours « ce qui doit venir » et tarde si longtemps.

Individualistes, nous n'attendons rien que nous ne puissions conquérir nous-mêmes. La masse sera longtemps dressée contre nous, peut-être serons-nous toujours « perdus dans un désert d'hommes ». Notre volonté, notre foi ? voici : Volonté de vivre en hommes, foi dans l'effort, notre effort. Ne repousser personne systématiquement, mais ne pas réunir de troupeaux. Seule la sensibilité individualiste peut dissoudre les grands sentiments collectifs — outils de meutre et de domination — foi religieuse ou patriotique. S'adresser à tous pour sélectionner, mais ne flatter personne. Pas de mépris du reste, mais la constatation du réel, et la mise en état de légitime défense contre tout ce qui implique le maintien ou le soutien de « l'état de choses ».

Nous ne sommes pas de ceux qui aspirent à créer « de la faiblesse de chacun, la force de tous » (Jaurès). Quelle piètre force que la résultante d'une foule de faiblesses ! Nous cherchons avant tout à éveiller autour de nous des forces individuelles, des forces vraies, profondes, réelles.

Jamais l'individu n'a été tant sacrifié. Jamais le monde n'a tant souffert par mépris de l'individualisme, jamais les principes collectifs ne furent si puissants ; les collectivités si impérieusement tyranniques. Aussi nous ne découvrons la « tradition libertaire » que dans l'individu, chez quelques individus et l'individualisme tel que nous le concevons nous apparaît comme un suprême refuge pour échappper à la vision des horreurs du temps, comme l'outil avec lequel nous forgerons notre bonheur sans avoir l'outrecuidante prétention de forger le bonheur des masses.

(*la mêlée*, nos 4 et 5.)



Une brochure à lire :

La Pousse des Feuilles

Je ne sais quel camarade décrivait récemment sa joie à la réception d'un nouveau journal, d'une nouvelle revue. Je me permets de sentir autrement. Les feuilles nouvelles poussent en effet abondamment, malgré la crise du papier ; mais celui-ci pourrait souvent être mieux employé, ne serait-ce qu'à la réimpression de tous les classiques épuisés depuis la guerre. Toute publication, libre d'attaches compromettantes au point de vue financier, représente un effort, ou plus exactement un faisceau d'efforts, une dépense d'argent, de temps, d'intelligence. Si cette publication fait double emploi avec les publications existantes, si elle n'apporte pas un son de cloche particulier et original, si elle ne constitue pas l'expression d'une tendance nouvelle, ces efforts, cet argent, ce temps, cette intelligence sont dépensés en pure perte. Il existe trop de ces revues, se ressemblant toutes comme des sœurs, et possédant toutes à peu près les mêmes rédacteurs. Et l'insertion des mêmes articles, fussent-ils de M. Romain Rolland, dans plusieurs revues en même temps, finit par lasser le lecteur. Soutenez les périodiques existants, si vous n'êtes pas capables de créer quelque chose de personnel, qui soit *vous* et *vous seuls,* mais cessez, de grâce, de gaspiller le papier pour la vaine satisfaction de vous lire à cinq cents exemplaires.

Sans doute il existe des exceptions, mais on ne peut contester la médiocrité d'un grand nombre de publications actuelles. Elle provient en partie de ce que celles-ci constituent la doublure de feuilles existant déjà. Pour qu'un journal ou une revue soient intéressants — question de pure littérature mise à part — il faut qu'ils représentent et traduisent une tendance nettement établie et formulée, aussi bien au point de vue philosophique qu'au point de vue sociologique.

. . . .

D'autre part certains de nos camarades — souvent parmi les meilleurs — s'imaginent posséder la bosse de la littérature, et oublient l'avis fameux du poète :

« Soyez plutôt maçon si c'est votre métier. » Ils s'étonnent ensuite de ne pouvoir intéresser les propagandistes à « leurs œuvres », se croient méconnus, incompris, boycottés, que sais-je encore !

(paru dans *par delà la mêlée*).

Individualité et Sociabilité

Le principe d'individualisation sur lequel repose l'anarchisme, ce souci constant de l'individu, cellule initiale — de son autonomie, ce désir ardent de le voir s'affranchir peu à peu des servitudes qui pèsent sur la chair, des mensonges et des mirages asservissant l'esprit, ne nous conduisent point à répudier les tendances naturelles qui poussent l'individu à sympathiser avec ses semblables.

Nous ne pouvons nier les nécessités matérielles l'obligeant à rechercher des coassociés pour l'exécution des tâches dépassant ses seules forces. De même que « notre » subjectivisme ne nous amène pas à nier le rôle et l'importance du monde extérieur, « notre » individualisme ne nous conduit pas à répudier la sociabilité.

Nous recherchons en effet au cœur de la vie elle-même, les éléments d'une philosophie saine, et nous nous défions des pures abstractions.

La loi d'attraction et de répulsion régit les êtres et les choses. Toutes les manifestations de l'énergie, tous les aspects de la substance se présentent multiples, divers, chaotiques, en apparence seulement : contradictoires. Un rythme puissant comme celui d'une marée au flux et reflux incessant, emporte tous les organismes vivants. L'homme — ce microcosme — porte en lui les mêmes forces, les attractions et les répulsions dirigeant la vie organique ; il les sent s'exercer en son être. Tour à tour il a soif d'isolement et de concentration, et il est avide d'expansion et de mouvement ; il ramène à lui les liens psychiques qui le relient à l'extérieur, puis cherche à étendre toujours plus loin ce faisceau mystérieux des pensées. Il fuit le contact de ses semblables, puis le recherche, évite l'appui qu'il sollicite ensuite. Il se sent tour à tour Un et Multiple ! Toutes ses aspirations, toutes ses tendances, toutes les manifestations de sa vie affective, toutes ses acquisitions intellectuelles, toutes ses réalisations économiques se ressentent de cette dualité essentielle.

—o—

La vie se révèle ainsi un perpétuel échange. Les sentiments les plus puissants, les plus riches, les plus nuancés : sympathie, amitié, amour, nous attachent à autrui. Privés de toutes ces joies, comme

nous apparaîtrions pauvres et mutilés ! Comment répudier ces affections par lesquelles l'homme vit deux fois : en lui et en autrui ?

Pour utiliser nos facultés, acquérir ce minimum physique sans lequel il n'est point de bonheur possible, nous devons échanger des services, des produits, comme nous échangeons des idées et des sentiments. Nul ne peut vivre seul ni se suffire par son seul effort.

Il n'est point inutile de rappeler ces vérités primordiales, puisque certains les atténuent. L'homme se révèle *sympathisant*. Il a trop de sentiments et trop de pensées pour sa propre vie, il en a trop peu pour satisfaire à *toute* son activité psychique. Bien outillé, il produit trop pour ses seuls besoins, mais il ne peut produire seul *tout* ce dont il a besoin. Nulle théorie ne supprimera jamais ces vivantes réalités. Mieux vaut utiliser la nature qu'entrer en lutte avec elle. On peut canaliser ses tendances et s'en servir, mais non les supprimer.

—o—

Si je ne sais quel cataclysme balayant les vieilles valeurs sociales, remettait en question le problème des rapports de l'homme avec son semblable, celui-ci pourrait espérer enfin pouvoir satisfaire intégralement ses deux tendances fondamentales : tendance à l'indépendance individuelle, tendance à la sociabilité, en admettant que son évolution l'eût rendu capable d'éprouver ce désir.

Mais le problème ne se pose pas ainsi. Nous sommes incorporés par le hasard de la naissance dans certaines organisations ethniques et politiques. Or, les institutions qui régissent ces groupements heurtent à la fois toutes nos tendances naturelles.

Nous ne possédons pas l'autonomie individuelle, nos personnes ne nous appartiennent pas ; nous ne pouvons manifester librement nos opinions, lorsqu'elles heurtent — contradictoires — celles de l'ensemble. Impossible d'établir des liens de sociabilité avec nos sympathisants s'ils résident au delà d'une ligne arbitraire, d'un certain fleuve ou d'une certaine montagne. Nous n'œuvrons point — économiquement parlant — avec des sympathiques unis par la chaîne légère et joyeuse des affinités, mais avec des indifférents dont le voisinage nous est parfois pénible, et pour le compte des monopoleurs du sol, du sous-sol et des outils, prélevant la part du lion sur le fruit de nos efforts.

Or, ceux qui régentent nos destinées veulent s'appuyer sur nos tendances primordiales pour justifier leur tyrannie et notre esclavage. Ils parlent de « nécessité sociale, d'intérêt général, de conciliations nécessaires entre la liberté et le concours », etc., afin de nous amener à considérer comme naturel et équitable un état de choses s'opposant à toute équité et à toute aspiration naturelle.

—o—

Mais ce n'est pas ainsi que nous comprenons les conciliations nécessaires entre les tendances diverses de notre nature. Etre *sociable* cela n'implique pas être *social*, car la société dans laquelle nous vivons ne ressemble pas à l'Association Contractuelle, seule capable de garantir l'individu contre la tyrannie de quelques-uns ou de tous, véritable mise en application de la sociabilité sans duperie ni mensonge.

La substitution des associations volontaires aux associations étatistes, le fédéralisme remplaçant la centralisation pourraient, seuls, réaliser notre idéal d'autonomie individuelle.

Mais la réalité nous entoure et nous n'avons pas la possibilité du choix. Pour ne pas tout subir, il faut lutter. Cette lutte entre le Moi avide d'indépendance et les principes « sociaux » au nom desquels on exige obéissance et sujétion, ne nous conduit pas malgré cela à comprimer notre sociabilité. L'association peut nous fournir des armes précieuses dans cette lutte. Le concours en vue d'une fin utile est souvent le meilleur chemin de l'indépendance individuelle.

Individualité et Sociabilité, tendances diverses mais également fécondes, unies à jamais par les liens de la chair et la force des nécessités, inspirez tour à tour nos efforts pour lutter contre les caricatures de vous-mêmes offertes à nos naïvetés par les suppôts de « l'Ordre ».

(*par delà la mêlée*, n° 36).

Libertaires Individualistes Eclectiques

Nous sommes individualistes parce que nous sommes libertaires. La liberté dont nous voudrions jouir c'est la liberté individuelle. Sans doute l'Un dépendra toujours du Multiple pour assurer sa vie matérielle et morale. Mais les échanges entre l'individu et le milieu, depuis que les sociétés existent, constituèrent toujours des marchés de dupes. Aussi, pour réaliser la liberté que nous concevons, il est nécessaire que le Moi, l'Unique s'appartienne, qu'il puisse discuter d'égal à égal avec le reste des hommes. Foin de vos solidarités que la naissance provoque ; de vos « dettes » que l'on contracte vis-à-vis de la Société, avec un grand S. Votre société n'est qu'un syndicat d'exploiteurs, et la pire contrainte, ne l'a-t-on pas exercée sur moi, en me tirant du néant ? et en m'imposant ainsi une vie, un milieu contre lesquels s'insurgent toutes les aspirations profondes de mon être.

C'est à « cela » que je « dois des comptes », et vis-à-vis de « cela » que je suis lié ! Non, non, je ne reconnais que les contrats que je discute — moi-même et non pas d'autres — que les engagements acceptés librement par moi, sans subir aucune contrainte immédiate ou lointaine. Ce qui constitue la valeur d'un contrat, d'une obligation, c'est la faculté de pouvoir s'y refuser.

Nous sommes individualistes, c'est-à-dire nous nous intéressons d'abord et surtout à l'individu, parce que toute l'évolution moderne — évolution des institutions politiques — évolution de la technique industrielle — évolution de l'économie — tend à noyer l'unité dans la masse. La civilisation moderne est une civilisation grégaire, elle vêt tous les êtres uniformément, les asservit de plus en plus, les mécanise, les hiérarchise, les matriculise à l'excès.

Or la vie ne se sent, la vie ne se goûte qu'individuellement, même lorsqu'elle est enrichie par l'apport des sentiments qui nous lient à autrui. Tous les sentiments collectifs sont des sentiments inférieurs, l'homme en foule est toujours pire que l'homme isolé.

Qu'importent les avantages matériels d'une pseudo-civilisation dont les métiers qui tuent, et les hécatombes résultant des compétitions mondiales condamnent les directives !

Cette apparence brillante est acquise au détriment de l'individu, qui ne pense plus qu'en groupe, est devenu si dépendant du milieu qu'il ne peut plus, ne sait plus réédifier les œuvres des artisans d'autrefois.

Notre individualisme c'est le fossé qui nous sépare de tous les partis, de toutes les philosophies. L'être individuel, l'être intérieur, c'est lui qui nous intéresse et non pas sa profession, son métier. Nous ne posons pas à celui qui vient à nous la question fameuse de la première *Internationale :* Es-tu ouvrier ? mais celle-ci : « Aspires-tu à devenir un Individu, un Autonome, un être qui soit lui-même et qui se différencie, une richesse vivante ? »

Notre individualisme est conditionné par notre tendance fondamentale à la liberté, réclamée pour autrui comme pour nous. Il n'a donc rien de commun avec la doctrine des maîtres, qui « se réalisent » en étouffant les « réalisations » de leurs esclaves.

Nous voulons que l'individu compte, qu'il possède (c'est-à-dire qu'il ait la jouissance, le droit d'user) une parcelle du sol commun et des outils de production, afin que cette possession lui serve de garantie contre les empiètements du milieu, et l'emprise économique de l'ensemble. Nous sommes ennemis du monopole d'Etat comme du monopole privé, nous ne concevons l'association qu'entre égaux. La véritable égalité c'est l'égalité au point de départ, la suppression des avantages conférés à certains par l'héritage, le monopole bancaire, etc, etc.

Notre individualisme tend par conséquent à s'exercer aussi bien dans le domaine économique que dans le domaine moral. Une civilisation individualiste, où chaque homme ferait de sa vie une œuvre d'art et de différenciation harmonieuse ; du produit de ses efforts un chef-d'œuvre portant son sceau, la marque de sa personnalité, ce à quoi s'oppose l'actuelle production par grandes collectivités ; une telle civilisation ne vaudrait-elle pas l'actuelle, ou bien cette grande caserne d'Etat, que nous promettent pour demain les prétendus « libérateurs du prolétariat » ?

—o—

Notre éclectisme découle de notre individualisme. Nous tenons énormément aux différences individuelles, les pensées, riches et nuancées, nous apparaissent comme des fils de teintes différentes, qu'un tisseur habile enchaîne les uns aux autres pour former un tissu aux couleurs harmonieuses.

Pourquoi heurterions-nous de front des conceptions philosophiques, des systèmes scientifiques dont la vraisemblance est au moins aussi grande que celle des nôtres. Nous sommes tolérants, parce que nous

sommes libertaires et individualistes. Réclamant pour nous-mêmes la liberté, la liberté de penser et d'agir, réclamant des garanties individuelles pour nous protéger contre les empiètements du dehors ; il ferait beau voir que nous ne fussions pas tolérants !

Mais nous ne pratiquons pas la tolérance vis-à-vis de ceux qui sanctionnent ou maintiennent un état de choses opposé à toute liberté, à toute indépendance individuelle, à toute tolérance. Eclectisme ne signifie pas poirisme.

Nous n'apportons pas de solution générale au problème humain ; d'abord parce que nous savons que ce problème est moral autant qu'économique, ensuite parce que nous ne pensons pas que la même façon de vivre puisse convenir à tous les hommes. Le citoyen, l'homme abstrait, identique partout, nous apparaît une mystification à la Kant, génératrice d'impératifs catégoriques.

Nous concevons fort bien qu'on professe des idées différentes des nôtres, qu'on défende des conceptions économiques s'écartant de celles dont nous nous réclamons. Mais tout parti, toute organisation qui prétend imposer *à tous* ses directives, nous trouve ses ennemis acharnés. Nous ne sommes pas de ceux qui veulent prendre le pouvoir et régenter la société à coups de décrets. Mais nous ne voulons pas être la pâte malléable qu'on pétrit.

Notre tolérance, notre éclectisme découlent de ce fait que nous considérons comme possible, comme utile, l'existence de groupements humains vastes ou limités, établis sur des bases différentes, et pratiquant la vraie concurrence humaine, c'est-à-dire l'émulation vers le mieux. Mais nous ne pouvons tout de même pas, au nom de nos principes de liberté, nous montrer tolérants vis-à-vis des ennemis de toute liberté.

Toute vérité qui s'expose, se propose, se discute et ne s'impose point, nous paraît aussi vraie que *notre* vérité. Toute conception qui s'impose et rêve d'établir son règne par la force nous semble une erreur grimaçante et tyrannique contre laquelle nous luttons.

(*la mêlée*, n° 1).

NOS PIQURES D'AIGUILLE

UNE POLÉMIQUE
sur le Naturisme et la Question Sexuelle

Dans le n° 1 de *la Mêlée*, Pierre Chardon inséra un article de feu G. Butaud, le végétalien bien connu, article intitulé L'HOMME CAUSE DE SOUFFRANCE, où ce camarade exposait son point de vue sur l'alimentation et le sexualisme. Pierre Chardon lui répondit, dans ce même numéro, comme il suit :

Notre camarade, qui a toujours été un partisan convaincu de la vie simple, évolue maintenant vers un naturisme de plus en plus absolu. Or, je me défie de tous les absolus. L'homme — réalité vivante et complexe — ne se laisse pas enfermer dans des principes trop rigides, sans un peu d'arbitraire et de mensonge.

Loin de moi l'intention de vouloir nier l'utilité de l'étude des besoins vraiment naturels. L'étude du besoin est, comme le dit si bien notre ami, à la base de la question économique.

Tout comme lui, je suis persuadé que l'homme ne connaîtra le vrai bonheur, que lorsqu'il ne sera plus esclave d'une foule de besoins inutiles qui, plus efficacement que toutes les chaînes, le rivent à son collier de misère.

Mais je le répète, je me méfie des absolus et des généralisations systématiques.

Aujourd'hui voici que Butaud assimile la domesticité des animaux au salariat.

Sans doute, les animaux sont des êtres sensibles, mais l'homme peut se servir d'eux sans les maltraiter. Pour justifier vos affirmations, naturiens paroxystes, vous puisez des exemples dans la nature, dans le temps et dans l'espace. Mais qui vous permet d'affirmer que c'est à partir de telle époque, que l'homme a cessé de vivre naturellement. L'étude des vestiges humains des époques préhistoriques, prouve que l'homme primitif avait déjà domestiqué certains animaux, notamment le renne. Cet homme de l'époque quaternaire n'était-il donc plus déjà un homme « naturel » ? Allez-vous lui adresser cette insulte: « civilisé ! »

Personnellement je suis convaincu de l'excellence du végétarisme pour un grand nombre d'hommes, mais puisque c'est le problème moral que Butaud prétend lier entièrement à la question du régime alimentaire, peut-il nous démontrer que les végétariens soient moralement supérieurs aux autres ? Certaines races presque exclusivement végétariennes sont très cruelles, et les Japonais, pour ne citer que ceux-là, possèdent de fortes traditions guerrières.

Que la viande soit un aliment cher, et bien moins nourrissant qu'on ne le prétend, je le crois. Mais il me paraît abusif de la décréter aliment immoral et antinaturel.

Les végétariens de la classe bourgeoise sont nombreux. On peut suivre un régime alimentaire très rationnel, boire de l'eau, prendre des bains d'air et de soleil, suivre une hygiène très rigoureuse, et être un parfait exploiteur, un tyran d'industrie, un juge impitoyable, un chef militaire dur et arrogant.

L'homme actuel ne possède ni griffes ni dents, mais l'homme primitif pouvait poursuivre une proie. Ensuite quand son industrie lui mit en mains des armes, ses organes d'attaque s'atrophièrent, comme s'est atrophiée sa forte musculature du début. Il entre toujours un peu d'arbitraire dans l'interprétation des phénomènes qui ont pu se dérouler aux origines. Il est probable que l'homme primitif aimait poursuivre une proie, enfoncer dans la chair palpitante ses fortes canines, humer l'odeur du sang, boire celui-ci, pomper la cervelle de son ennemi tué, sucer la moëlle des os de sa victime ; tout comme certains animaux, même très herbivores d'habitude, aiment à le faire accidentellement. Il est probable que l'homme primitif — très nature celui-là — était une brute sanguinaire, comme toutes les brutes, et non un idyllique dégustateur de fruits !

Je crois aussi que Butaud exagère beaucoup en nous présentant le lait et les œufs comme des aliments non naturels et immoraux. Ces aliments ont l'avantage d'être complets, d'offrir à notre tube digestif — qui n'est pas constitué pour réaliser les digestions laborieuses des véritables herbivores, — des substances très nutritives et facilement assimiliables sous un petit volume.

A qui fera-t-on croire qu'il est immoral de consommer les œufs des poules, au lieu de laisser celles-ci pondre à tout venant, et de voir leurs œufs gobés par tous les animaux sauvages qui les aiment... et ils sont nombreux !

—o—

. . . .

J'arrive à la question sexuelle que Butaud traite en ascète. La débauche, tout comme l'ascétisme — comme tous les absolus, je le répète — sont pour moi des extrêmes également morbides.

Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que l'acte sexuel ait pris dans la vie de l'homme une grande importance, car au fur et à mesure qu'il progresse, l'homme dans son rapprochement avec un être du sexe différent, voit non pas un simple contact d'épiderme, — l'assouvissement banal d'un besoin impérieux — mais aussi une union plus complète, plus profonde à laquelle participent toutes les forces affectives et sensitives de l'être.

De même, la définition de la débauche fournie par Butaud me paraît bien étroite. Quoi, serait débauché celui qui change de partenaire pour l'acte sexuel ? Mais justement, la nature, où la famille animale n'existe pour ainsi dire pas, ne nous offre-t-elle pas des spectacles continuels « d'immoralité ! » Que doit penser Butaud en voyant les lapins de sa dernière nichée devenus grands, coïter avec leur mère et le père lapin engrosser ses enfants femelles?

S'il faut aller chercher des directives dans la nature et chez les primitifs, il est évident que la première n'incite guère à la fidélité sexuelle et que les seconds ont tous pratiqué la promiscuité amoureuse.

Et pourquoi déclarer inexistantes des sensations charnelles ou sexuelles que d'autres ressentent ? Le domaine de la Raison est impersonnel. Le domaine de la sensibilité est purement personnel — subjectif. — Si Butaud possède un tempérament froid, de quel droit établirait-il une règle de vie pour ceux dont le tempérament est à l'opposé du sien !

En réalité, ce qui a pourri l'art et l'amour, c'est l'intérêt sordide, l'argent ! Si des hommes créent des œuvres d'art par leurs efforts personnels, seuls ou en association — sans exploitation de qui que ce soit — leur reprocherez-vous d'enrichir ainsi leur vie, celle des autres; d'augmenter la beauté, le charme du milieu où leur vie se déroule ?

Si deux créatures humaines s'aiment et se le prouvent, même en ayant par ailleurs d'autres liens affectifs, si elles prétendent posséder une puissance d'amour suffisante pour alimenter deux passions, de quel droit insulter leur sentiment si ces créatures se sont données librement l'une à l'autre, sans que la contrainte économique ait joué ?

La dépendance économique, l'esclavage moderne, qui livre la femme à celui qui peut l'entretenir, la nourrir, voilà ce qui empoisonne l'amour, comme toutes les autres manifestations de la vie ; mais partout où celle-ci se traduit sans contrainte, spontanément, vous ne pouvez pas parler d'immoralité ni d'actes antinaturels.

Est naturel, est sain, tout ce qui n'implique pas domination, exploitation, contrainte. Tout ce qui est accompli joyeusement, librement, par amour, est moral.

Malgré ces observations critiques, je suis d'accord avec Butaud quant au fond lorsqu'il proclame que le problème humain est surtout un problème moral. Mais nous différons sur les moyens. Sans doute, l'homme doit s'alimenter rationnellement, fuir les excitations factices, les causes de dégénérescence ; mais ce problème moral qui nous préoccupe n'est pas exclusivement un problème de régime. C'est un problème de raison, un problème d'éducation.

(*la mêlée*, n° 1).



Maurice CHARRON, nom de plume PIERRE CHARDON, né en mai 1892, à Châteauroux, mort le 2 mai à Déols, faubourg du chef-lieu du département de l'Indre. — Fait paraître en 1913 : *Le Mirage patriotique*, rapidement épuisé (réédité en partie par les éditions de *l'en dehors* 1925) ; en 1915 : *les Anarchistes et la Guerre : Deux Attitudes;* en 1916 : *La Guerre* (brochures clandestines) ; à la même époque édite clandestinement *Le Semeur*, journal antiguerrier, tiré à quelques centaines d'exemplaires, numéro unique. — Principal collaborateur d'E. Armand à *par delà la mêlée* dès 1916. Après la condamnation de celui-ci par le Conseil de guerre de Grenoble, à cinq années de prison, le 4 janvier 1918, *par delà la mêlée* cessant de paraître, Pierre Chardon lance *la mêlée* (1er mai 1918), qu'il continue jusqu'à sa mort. — A collaboré à *Ce Qu'il Faut Dire* (nos du 20 et 27 octobre 1917) article « Stockholm et les Anarchistes ».

La brochure DEUX ATTITUDES a eu deux éditions, croyons-nous, dont l'une, nombrant 10.000 exempl., a été imprimée à Paris, aux frais de deux camarades.

BIBLIOGRAPHIE (A part les nos 25 et 26 de *la Mêlée* et ce qui a paru dans différents nos de *l'en dehors*) : PIERRE CHARDON par G. (*Journal du Peuple*, en l'un de ses numéros de mai 1919). — PIERRE CHARDON par Maurice Wullens (*Les Humbles*, juin 1919). — PIERRE CHARDON par Paul Meyer (no de *l'action d'art*, 12 mars 1920). Nous reproduisons ici la plus grande partie de cet article. — PIERRE CHARDON par Albin (*Croquis brefs*, no 4, août 1922 ; no de juin 1923 des *Vagabonds*—SOUVENIRS par Paul Meyer (*Le Libertaire*, re, 5 mai 1924). — IDEES ET CONCEPTIONS DE PIERRE CHARDON (édition *aux Vagabonds*, mai 1924), avec avant-propos d'Albin, brochure de 40 pages, miméographiée, difficilement déchiffrable.

L'INDIVIDUALISME EXPANSIF

— Vivre c'est s'affirmer. La vie, comme le feu, n'existe qu'à condition de se répandre.

M. GUYAU.

Puisqu'il repose sur le principe de l'individualisation, l'anarchisme s'inspire d'une philosophie profondément subjectiviste. En effet, seule la vie intérieure permet à l'être de se connaître, de se révéler à lui-même les tendances fondamentales auxquelles son activité doit satisfaire s'il veut éviter la souffrance et conquérir le bonheur. Seul l'effort intérieur permet à l'individu de s'affranchir des illusions et des mirages dont le milieu le sature dès sa naissance, de se « réaliser soi-même », c'est-à-dire un être unique possédant sa vie propre, son originalité, décidé à agir contre les empiétements du collectif, en partisan résolu de l'autonomie individuelle.

Nous savons ce que nous devons à la vie intérieure, aux initiateurs qui nous ont appris à lire dans ces profondeurs mystérieuses où s'agitent toutes les forces latentes, et où nous ne distinguions tout d'abord que du chaos et de l'obscurité. Mais nous ne voulons point dresser des frontières arbitraires entre le Moi et le Non-Moi, isoler « l'Ego » de tout ce qui l'entoure et réagit sur lui, affirmer que seule la liberté morale doit lui suffire, que seule importe la libération intérieure.

Certains l'ont fait. Leur erreur n'est pas nouvelle. La pensée, comme le vice, grise ses amants, et crée pour eux un monde mental différent de celui des réalités palpables et tangibles. Déjà, des peuples épris de métaphysique, aux pays d'Orient, où le climat, le ciel, la nature prédisposent aux profondes rêveries, aux méditations prolongées, ont, dans leurs chants sacrés, glorifié la vie intérieure comme étant la source de toute science et de toute perfection.

Voici ce qu'ordonne au *Yoghui* (renonçant), la *Bagavad-Ghîta :*

— « Que dans un lieu pur il se dresse un siège... et que là, l'esprit tendu vers l'unité, maitrîsant en soi la pensée, il s'unisse mentalement en vue de la perfection...

Ainsi toujours continuant la sainte extase le *Yoghui* dont l'esprit est dompté, parvient à la béatitude qui a pour terme l'extinction, et qui réside en moi ».

Et cette extinction, cette absorption de l'être dans le grand Tout, cette union avec l'esprit universel : *le Nirvanâ,* voilà ce que des philosophies et des religions ont présenté comme l'ultime sagesse et le bonheur suprême.

—o—

Sans doute les modernes philosophes occidentaux qui se sont faits les chantres de la vie intérieure n'osent pas nous prêcher l'abstention systématique et la contemplation pure. Mais par le fait même qu'ils accordent une importance exagérée à la vie intérieure, ils tendent à rompre l'équilibre qui s'établit dans tout organisme sain entre la vie intérieure et la vie extérieure.

Certains individus ardents, au tempérament trop expansif mis à part, il n'est pas bon pour l'être humain de s'entendre trop souvent conseiller : *Abstiens-toi est une des premières paroles que prononce la sagesse,* et trop souvent affirmer qu'il ne peut rien sur le dehors et que *les seuls efforts profitables sont intérieurs et subjectifs.*

Pour quelques individualités de haute valeur qu'une telle éthique a pu produire, combien d'abstentions, de lâchetés, de résignations n'a-t-elle pas pu justifier et déterminer même, en brisant le ressort de l'action ! Qu'on l'avoue ou non, elle conduit à une résignation pratique. Sans doute Epictète annonçant d'une voix tranquille à son maître que celui-ci allait lui briser la jambe en continuant ses brutalités, atteste sa supériorité morale, mais on peut se demander si cette attitude n'était pas surtout déterminée par son impuissance physique. En tous cas, que tous les esclaves l'adoptent, même s'ils possèdent une nature intérieure riche

et profonde, leurs maîtres pourront dormir tranquilles !

Ainsi est né un individualisme mièvre et accommodant, un néo-stoïcisme sans martyrs, qui dédaigne les réactions extérieures. Maeterlinck l'a mis à la portée des gens du monde, dans des pages mystiques et obscures, et Han Ryner l'a formulé dans cette phrase typique : *C'est mon âme seule que je puis allumer.*

—o—

Or, nous voulons bien « allumer notre âme », mais non pas pour la mettre tranquillement à l'abri du vent, des ténèbres extérieures, de la tempête de la vie, et de la violence des bourrasques. Le *Yoghui,* le renonçant, qui coupe résolument tout contact avec le milieu, sans famille, sans amis, sans passions, sans désirs, qui *bannit les affections nées des contacts* comme s'exprime *La Bagavad-Ghîta,* ne nous semble point un surhomme, mais un homme mutilé, incomplet, un être atrophié.

La réflexion, la méditation, c'est de la vie qui s'emmagasine, de l'effort qui s'accumule, de l'énergie qui se concentre. Il faut que cela jaillisse au dehors pour qu'il y ait équilibre vital, vie saine et normale. L'incubation précède l'éclosion ; la germination, la floraison, et lorsque le germe de ses pensées intérieures a grandi, l'homme tout comme la plante, ne peut s'empêcher de fleurir sans souffrir.

Sans doute, nous connaissons les effets de l'action irréfléchie : si l'homme se donne tout entier à l'action, aux gestes extérieurs, aux paroles qu'on jette au vent comme autant de semences, sans ménagement ni retenue, il se vide de son acquis intérieur, et ne tarde point à être moralement fourbu, impuissant, anéanti. Mais il est possible d'établir un équilibre rationnel entre l'assimilation et la désassimilation mentale, comme il s'en établit un dans les fonctions analogues de la nutrition physique.

La vie intérieure n'est pas ennemie de l'action, mais l'extériorité longtemps prolongée appelle la méditation. De même, lorsque l'accumulation électrique se vide de son potentiel, il convient de le recharger.

Ce Moi que vous me recommandez de « sculpter », ne sera-t-il pas qu'une statue mièvre et fignolée, si le sculpteur n'a pas subi l'épreuve de l'expérience, des tâtonnements pénibles, des échecs ; s'il n'a pas été vers le dehors remplir ses yeux des images, des sons, des couleurs, exercer ses mains aux durs labeurs et aux tâches patientes ?

La pensée conçoit, l'acte réalise. Le geste complète la conception, la féconde ; il l'achève, la vérifie, la corrobore ou la réfute. C'est en marchant qu'on prouve le mouvement. L'expérience, dans tous les domaines, vous apporte un flux et un reflux de sensations, de pensées capables d'enrichir la vie intérieure. De même la marée apporte sur la plage avec son rythme puissant, de nouveaux coquillages et de nouvelles algues. L'eau d'une source fermée croupit, l'air qui n'est pas renouvelé se vicie. Si ma vision est personnelle et relative à mon être subjectif, n'empêche que la lumière vient du dehors.

Et devant tout ce qui exploite et domine, je me contenterais de je ne sais quelle liberté morale — sœur de la résignation et du renoncement — je m'abstiendrais, prudemment, de lutter contre la tyrannie organisée de l'ensemble sous prétexte que je suis seul, faible, impuissant et « qu'il n'y a rien à faire ! »

Que les débiles, les fatigués de la vie, les dilettantes, ceux qui n'osent s'avouer leur paresse et leur lâcheté se satisfassent de cet individualisme retréci, atrophié, mièvre et ratatiné. La vie appelle les êtres sains — ceux qui ne peuvent ni ne veulent se résigner ou s'adapter.

La lutte, la joie de l'effort s'identifient à la vie, en sont les manifestations les plus intenses.

Vie intérieure et vie extérieure, vous êtes les deux pôles de l'activité humaine, les deux oscillations du pendule, les deux forces unies à jamais, par lesquelles l'être germe, croît et s'épanouit.

(*par delà la mêlée,* n° 32).

L'Union des forces libertaires

Je tiens plus que tout autre aux différences de pensée. De plus, je ne suis pas communiste.....

Plus j'observe le milieu social, la production, le travail — et je suis bien placé pour l'observer pratiquement, sur le vif — plus j'évolue vers l'individualisme économique d'un Carrar Auban par exemple, le héros du roman de Mac Kay : *Anarchistes ;* plus je crois avec Proudhon que la Justice, l'Equité, importe davantage que l'égalité ; plus j'estime supérieure aux formules du communisme celle-ci : *à l'individu selon son effort,* plus je crois nécessaire la notion de Responsabilité économique et l'autonomie économique poussée à ses limites extrêmes.

Pourtant je lance un appel à l'union de toutes les forces libertaires, et je suis prêt à collaborer, pour certaines tâches bien définies avec des communistes avérés. C'est qu'en effet la discussion des tendances, la diversité des points de vue ne devrait pas — à mon sens — creuser entre des ennemis communs de l'Etat, un fossé infranchissable surtout lorsque cette opposition porte sur une forme de *vie sociale qui n'est pas réalisée.* Contrairement aux Partis politiques ou aux organisations de classes, ou corporations, nous n'ambitionnons point la dictature, nous ne cherchons point à régenter les destinées du monde, avec des décrets appuyés par la force. La force, nous l'estimons légitime, nécessaire pour lutter contre le monopole privé et les empiètements de l'Etat. Mais par le fait même que nous nous affirmons anarchistes nous nous interdisons de l'employer pour imposer nos convictions. Des anarchistes au gouvernement ! Quel non sens !

De plus nous ne croyons point possible l'établissement général de nouvelles modalités d'existence. Nous ne demandons point au milieu d'adopter le genre de vie qui représente pour nous la vie idéale, le bonheur, nous lui demandons surtout de nous tolérer, et si nous sommes amenés à entrer en lutte avec lui c'est parce qu'il nous refuse cette liberté de mouvements. Si les hommes s'acheminent un jour vers les solutions que nous pressentons ils apprendront à se tolérer mutuellement, les collectivités établies sur des bases différentes sauront vivre côte à côte en bonne intelligence, pour le plus grand profit du progrès humain stimulé par l'émulation entre les groupes différents.

Cette tolérance libertaire doit devenir pour nous une réalité vivante, c'est *entre nous* qu'il convient d'abord et surtout de l'établir, de la pratiquer. En sommes-nous capables ? La question est posée.

. . . .

Contrairement à ce que pensent certains de mes correspondants je n'appelle pas à « une action unique » communistes et individualistes ; je les convie à une tolérance plus grande, à des habitudes de discussion plus dignes, à une compréhension réciproque plus loyale, un point c'est tout. C'est déjà beaucoup !

La diversité des conceptions est une des formes de la concurrence. La concurrence, même au point de vue économique — à condition qu'il y ait égalité au point de départ — nous apparaît à nous, anarchistes individualistes, comme la condition *sine qua non* de tout progrès, de tout effort sérieux vers l'affranchissement subjectif et objectif. Tout milieu qui *s'unifie* rétrograde.

Aussi j'estime que les communistes anarchistes et les anarchistes individualistes ne doivent point fusionner leurs conceptions, qui correspondent à des tempéraments différents, à des façons de sentir et de penser qui souvent s'excluent irrémédiablement. C'est à chaque tendance de s'affirmer par ses œuvres propres, son effort personnel, ses initiatives à elle, sa propagande particulière. Concurrence partout et toujours, mais loyale et désintéressée, précieuse émulation qui entretient les initiatives et les féconde.....

(*La Mêlée,* nos 15 et 17).



Lorsque je m'associe

Toutes les fois qu'un travail dépasse mes propres forces, je m'associe. Il m'arrive de m'associer avec des camarades pour l'exécution d'une tâche de propagande, ou bien avec des indifférents pour la réalisation d'une tâche matérielle devant m'assurer le pain quotidien.

Je ne considère pas l'association comme restrictive de liberté, car j'aime mieux me résigner à l'exécution scrupuleuse d'un contrat d'association — qui peut me permettre de me soustraire pour une large part à la domination, à la dépendance d'un milieu hostile — plutôt que de rester isolé, faible, impuissant, livré pieds et poings liés, sans aucune défense, aux contraintes économiques, au bon vouloir du patron, à l'avidité du commerçant, etc., etc.

L'association constitue un « pis aller », soit. Elle ne réalise pas la liberté absolue, c'est évident. Mais nous concevons des absolus, et nous ne réalisons que des relativités. Toutes les attitudes qu'adopte l'individualiste dans la vie, aboutissent à des solutions relatives, à des « pis aller ». Reste à déterminer quel sont parmi ces « pis aller » ceux qui peuvent assurer le maximum de liberté totale avec le minimum de concessions. Pour moi, l'association tend vers ce but, voilà pourquoi, toutes fois qu'une tâche dépasse mes propres forces, physiques ou intellectuelles, *je m'associe.*

Avec des camarades, je m'associe selon des bases communistes : *production* de chacun selon *ses forces* ; *répartition* des produits communs ou de leur valeur : *part égale* à chaque producteur effectif, selon les disponibilités de l'association. Division du travail à l'amiable, selon les facultés, les aptitudes, la force de chacun ; toutes les modalités du travail étant considérées comme *également* utiles et d'égale importance, parce que toutes indispensables à la confection du produit, à l'exécution de l'œuvre entreprise.

Avec des indifférents, je m'associe selon les bases individualistes : « *A l'individu* selon son *effort* » ; et comme il est impossible que l'évaluation de l'effort de chacun soit laissé au caprice, au bon vouloir de celui qui l'accomplit, et pourrait alors la modifier à son gré au cours de l'exécution de la tâche, il est avant tout nécessaire de tomber d'accord sur l'établissement d'une échelle des valeurs, librement acceptée par les intéressés, avant l'exécution du labeur. La valeur de l'heure de travail, la valeur de l'objet-type fabriqué, de l'unité de production, peuvent servir de bases à cette estimation. De plus, il est nécessaire que la valeur conventionnelle (toute valeur exprime du reste une convention) de l'apport social de chaque associé soit connue et fixée d'une façon nette, ainsi que la méthode à suivre pour le remboursement de cet apport, ou un dédommagement correspondant, en cas de cessation de contrat.

Mais, quelle que soit la forme d'association admise et pratiquée, elle repose toujours sur un contrat, c'est-à-dire sur un engagement réciproque et volontaire dont les *termes* sont discutés par les intéressés avant d'être acceptés. Il n'y a pas d'association possible sans exécution fidèle et loyale du contrat fondamental.

Celui qui ne veut plus le respecter est libre de rompre, mais non d'altérer les termes d'obligations qu'il a acceptés sans contrainte ni suggestion.

Aussi je place à la base de l'Association, quelles que soient ses modalités, le respect des conventions, de la parole donnée. Liberté ne peut signifier bon plaisir, car alors le premier venu, sous prétexte qu'il exerce sa liberté, peut me frapper, me dépouiller du fruit de mon effort, etc. Avant de passer contrat, l'individu est libre vis-à-vis de ses futurs associés ; après l'acceptation des termes du contrat, l'individu est lié, tout au moins en ce qui concerne les objets spécifiés dans l'engagement pris.

Pour fuir des contraintes plus prolongées et plus dures, je suis bien forcé de m'assujettir à la contrainte du travail. Car les nécessités du travail constituent une contrainte que nulle révolution ne pourra abolir, contrainte aussi inéluctable que la fatalité des saisons ou des phénomènes naturels. Il serait donc absurde, sous prétexte de liberté, de gâcher la matière première en arrêtant une tâche commencée et qui devait être continuée sans arrêt jusqu'à son achèvement ; de gaspiller la force en ne l'utilisant pas après l'avoir produite, de laisser perdre des produits qui demandent un écoulement rapide, etc., etc. Car, ne l'oublions pas, la production matérielle ne s'entretient que par des efforts coordonnés et harmonisés en vue d'une fin utile.

Toutes ces raisons me conduisent à respecter les termes du contrat d'association. Je me considère comme lié par ce contrat, pour tout ce qui touche l'exécution de ma tâche, la valeur attribuée à mon travail,

l'emploi de mon apport social, etc. Sans contrat sérieux et préalable, pas d'association possible, qu'elle soit individualiste ou communiste.

Puisque je me considère comme lié par le contrat que j'ai accepté, je dois des comptes à mes co-associés, ils m'en doivent aussi pour tout ce qui touche l'œuvre commune. Je puis leur rappeler ce qu'il était convenu, et réciproquement. Car je ne veux pas les léser et je ne veux pas qu'ils me lèsent. Sans respect des conventions nulle sécurité, ni confiance, ni camaraderie entre ceux qui avaient constitué une petite oasis au milieu du grand désert de la société hypocrite et menteuse où le succès va aux roublards et aux sans scrupules. Je m'associe pour éviter une autorité plus forte que celle de la tâche entreprise en commun et non pour subir le caprice des autres ou pour imposer le mien à des esclaves, non pour être grugé par des parasites déguisant leur estampage sous le masque de la liberté individuelle, ou pour agir moi-même comme un « pot de fer », écrasant des « pots de terre ».

Que celui qui prétend ne pas vouloir faire violence aux caprices de son bon plaisir, ne s'associe pas ! Que celui qui se proclame « comptable » uniquement à soi-même en tout et pour tout, ne s'associe pas ! Et surtout que celui qui réclame le droit de traiter comme des chiffons de papier des conventions librement discutées et acceptées, ne s'associe pas ! Car ceux-là ne peuvent amener avec eux dans l'association, « qu'amertumes et rancœurs ». Qu'ils restent seuls... et libres... s'ils le peuvent.

L'homme fort, c'est l'homme seul... quand il peut agir seul.

Pour toute tâche qui dépasse ses seules forces (hélas, elles sont innombrables) qu'il s'associe loyalement, franchement, sans équivoque ni hypocrisie, qu'il discute à fond les termes du contrat d'association, qu'il ne s'engage pas à la légère, qu'il choisisse ses co-associés parmi ceux qu'il connaît de longue date si possible et qu'il respecte les engagements pris. Alors il se sentira plus fort contre le milieu hostile, car un faisceau de verges liées a toujours été plus résistant que les verges isolées qui le composent.

(*la mêlée*, n° 25).

L'ILLUSION DÉMOCRATIQUE

L'Etat démocratique, pas plus que l'Etat monarchique ne représente une association contractuelle. Le hasard de la naissance incorpore l'individu dans l'un ou dans l'autre, et quoique les démocraties se prétendent basées sur un contrat social, elles ne mettent jamais celui-ci en discussion, alors que logiquement il devrait être examiné à nouveau par chaque génération appelée à supporter les charges qu'il implique. En droit, l'individu est considéré comme majeur, puisqu'il peut voter, mais en fait il est traité en enfant incapable de se diriger — puisqu'on se passe de son approbation pour tout ce qui engage la vie nationale. Il est vrai que la masse se contente de croire à la supériorité de ses institutions sans jamais les avoir examinées à fond. Qui donc, même parmi les anarchistes, savait, avant le 1er août 1914, que le Président de la République, par décret, et très constitutionnellement, pouvait proclamer l'état de siège général ?

Une critique détaillée du parlementarisme trouverait ici sa place, ainsi que la description des moyens bien connus, grâce auxquels ce sont finalement des coteries, minorités infimes, mais bien organisées et disposant des moyens de « faire » l'opinion, qui dirigent les destinées du pays.

La constitution républicaine ne s'oppose pas à l'exercice d'un pouvoir despotique. On l'a bien vu sous la Convention, et maints historiens nous ont décrit quelle tyrannie pesait sur les épaules des citoyens des cités républicaines de l'antiquité. L'unité nationale obtenue par la suppression de la vie locale, la centralisation administrative, l'écrasement des tendances séparatistes, et l'institution d'une religion d'Etat, qui pour être laïque n'en est pas moins profondément mystique — tout cela concorde bien avec cet idéal de République Une et Indivisible qui animait les Jacobins et dont leurs successeurs restent hantés.

Si l'on considère que les obligations militaires prennent à l'individu de longues années de sa vie, l'observateur impartial est obligé de constater que dans la pratique, l'état démocratique est aussi hiérarchisé, centralisé, dominateur et tyrannique que toute autre forme politique.

—o—

Si les démocraties proclament l'égalité politique, elles se gardent bien du reste d'établir l'égalité économique au point de départ. Elles ne remettent pas l'acquis matériel en discussion ni en partage, et proclament toutes la propriété « un droit inviolable et sacré », la propriété, qui dans nos sociétés, ne peut être autrement obte-

nue que par l'exploitation ou le vol légal.

Aussi il n'est pas paradoxal d'affirmer que les pays profondément démocratiques, où la routine et la paresse des aristocraties ne s'opposent plus aux hardiesses des businessmen, offrent des différences de castes et de genres de vie aussi accentuées que celles des anciennes civilisations orientales. Les Etats-Unis en constituent un exemple frappant. Pas de pays plus démocratique. Ici nulles traditions séculaires, nulle caste vaincue dont l'influence perdure. La démocratie tout de suite, à la base. Pas d'aristocratie de naissance, mais une aristocratie d'argent, nombreuse, insatiable, ne sachant plus comment dépenser ses milliards, pendant que ses parias — les immigrés — s'entassent dans des bouges.

Toutes les révolutions dont les démocraties sont issues, ont été suscitées, dirigées, accaparées par les classes moyennes, industrieuses, avides d'argent, désireuses de voir briser les barrières qu'un traditionnalisme trop étroit opposait au développement de leurs richesses. On ne peut comprendre l'histoire, sans reconnaître ce fait. Ce capitalisme républicain, comme Mirbeau l'a bien décrit dans *Les affaires sont les affaires !* Avec le Marquis et Isodore Lechat, se heurtent les deux forces d'exploitation :

Celle d'hier, distante des réalités, avide de tranquillité, classe décadente pour tout dire, usée par le pouvoir et la jouissance; et celle d'aujourd'hui, brûlante d'activité, cynique, implacable dans la lutte, aux appétits d'autant plus féroces qu'ils sont plus récents.

Mais puisqu'on nous fait assister à la dégénérescence des souverains et de leurs courtisans, et qu'on nous a rappelé quelques-unes de ces flagorneries historiques qui désarment à force de bassesse, il convient de se demander si nos démocraties n'offrent pas, elles aussi, des tares correspondantes.

Nos modernes fournisseurs de l'armée, édifiant des fortunes sur les cadavres, ne sont-ils pas les dignes continuateurs des fermiers généraux, traitants, et sous-traitants de l'ancien régime? Les rois seraient-ils seuls à connaître l'emprise de la mégalomanie côtoyant la folie ? Un ministre désireux de laisser un nom dans l'histoire, et qu'il ne convient point de désigner plus clairement, nous en a, en France, donné l'exemple ; concluant seul des traités importants sans prévenir ses collègues, et très étonné de voir ensuite ceux-ci se refuser à le suivre quand ses agissements eurent produit leur effet.

La déformation professionnelle des aristocraties, laissez-moi rire ! Mais vous n'avez donc jamais attendu au guichet d'un fonctionnaire, ou sur les rangs, subi la réprimande d'un sous-officier, ou bien jamais eu affaire aux « spécialistes » de l'ordre, pour ignorer quel orgueil insensé, quelle brutalité imbécile l'exercice de l'autorité développe chez tous ceux qui commandent... démocratiquement. Et vous ne les avez donc jamais vus se presser, dos courbés, rampants, la flatterie à la bouche, devant leurs supérieurs, arrogants devant les faibles, serviles devant leurs chefs ?

Hommes politiques, ils s'improvisent directeurs du char de l'Etat sans compétences spéciales. Vous me parlez d'irresponsabilité. Mais au moins le roi existe ; vous connaissez le chemin de son palais, de sa poitrine — on peut le frapper, l'émouvoir peut-être. Allez donc émouvoir et frapper cette machine bureaucratique qui vous renvoie d'un guichet à l'autre, d'une ignorance à une incompétence, et où il vous est impossible de pouvoir prendre au collet le responsable, le vrai, l'unique, le seul... ils sont trop !!

Le roi vivait pour la galerie, mais eux aussi entretiennent une façade. Entre initiés, on se déboutonne, mais devant l'électeur, jamais le masque ne se pose, il faut toujours bluffer, mentir à jet continu...

Les dirigés subissent eux aussi une déformation spéciale. Souverains de pacotille, sachant pertinemment que tout s'obtient par la bassesse et la flagornerie, ils remplissent l'antichambre de leurs élus, comme ceux-ci vont faire queue chez les ministres. Le favoritisme triomphe, et comme sous le règne d'un Louis XV, c'est souvent grâce à une recommandation glissée sur l'oreiller que sont dues certaines ascensions politiques ultra-rapides. Nulle fierté, nulle dignité, chacun espère obtenir ce qu'il désire en mendigotant servilement. Et les recommandations pleuvent, pleuvent...

Quand les représentants de cette autorité démocratique défilent publiquement : juges en robes rouges, généraux panachés, ministres ceints de cordons divers — devant les galons, les plumes multicolores, les uniformes chamarrés, les croix, les médailles, tout l'appareil moyenâgeux dont l'autorité aime à s'entourer, allez donc voir s'il ne passe pas sur les foules ressemblées le grand frisson mystique de crainte religieuse, et d'admiration béate, que suscitait jadis le roi de France quand il rentrait dans sa bonne ville de Paris. Ceux qui raillent ou gouaillent sont l'exception, et si vous voulez vous faire lyncher, allez donc pousser quelque cri hardi au milieu de ces moutons extasiés devant leurs bergers !

—o—

Ainsi nous savons que les démocraties sont aussi capitalistes, aussi impérialistes que les autres institutions d'Etat, que leurs dirigeants et leurs dirigés subissent des déformations sérieuses. En allant au fond du problème, nous constatons qu'elles n'accordent pas de garanties aux minorités. Le reste — lutte des partis, transfor-

mations de façade, concessions apparentes — ne nous illusionne plus.

Au fond, la maîtrise reste intangible, ainsi que la résignation et la religiosité sur lesquelles son pouvoir repose. Elle s'adapte aux circonstances comme un Protée agile, concède, quand il le faut, aux nécessités de l'heure, mais sait toujours conserver intacts ses privilèges. Nous ferions son jeu en adoptant les illusions tenaces qu'elle entretient.

Irrespectueux, incroyants, blasphémateurs, critiques, nous ne serons point dupes de l'illusion démocratique. Le maître reste le maître, l'Etat reste l'Etat, et nous restons, nous, leurs ennemis irréductibles, quelles que soient leurs étiquettes, jusqu'au jour où ils nous laisseront, à notre gré, expérimenter la vie anarchiste, tolérance qu'ils ne pourraient nous accorder sans abdiquer. (*par delà la mêlée,* n° 30).

" Doctrinaires " et pourquoi pas ?

Une doctrine c'est avant tout une *tendance.* Ceux qui prétendent que les doctrines de transformation sociale — quelles qu'elles soient — ont fait faillite — oublient que ces idées constituaient des *tendances,* des aspirations, partagées par un très petit nombre d'individus, tendances susceptibles d'évoluer, mais ne constituant pas encore des forces de *réalisation.* La doctrine ne doit pas être absolue. Elle ne le peut puisque chaque temps apporte ses problèmes, et que les problèmes de demain nécessiteront de nouvelles mises au point. Evidemment, les doctrines de conservatisme social — qu'elles soient d'ordre religieux, patriotique ou économique, constituent des absolus impérieux, et font de l'intolérance une vertu obligatoire pour leurs fidèles, celles-là n'ont pas besoin d'évoluer.

Mais toute doctrine d'affranchissement par le fait même qu'elle constitue une force *tendantielle,* et non une force *constitutionnelle,* peut, doit évoluer, car ainsi que le disait Proudhon « Il s'agit avant tout de nous orienter, non de dogmatiser ».

La doctrine vivante s'appuie sur la connaissance de soi-même ; sur ce fameux principe socratique dont notre ami Han Ryner nous a fait comprendre toute l'importance dans sa *Petite Histoire de la Pensée Individualiste.* Lorsque l'individu en analysant ses aspirations, ses besoins naturels, constate que des obstacles divers s'opposent à cette satisfaction normale, il est amené à réfléchir sur les causes d'une telle anomalie.

La doctrine se constitue. L'observation, l'expérience, le raisonnement : lien établi entre les observations successives, apportent peu à peu leur pierre à l'édifice intérieur, qui lentement s'élabore. C'est de la vie même que jaillit la pensée critique, parce que l'être souffre et qu'il recherche les causes de sa souffrance. Sans doute, au fur et à mesure que la synthèse se poursuit, les opérations cérébrales deviennent plus compliquées. C'est pourquoi hélas, tant d'hommes renoncent à penser ! L'individu se meut bientôt au milieu des abstractions, mais d'abord, avant tout, surtout, il a *senti,* il a analysé ses sensations. Une doctrine vivante s'établit sur la réalité vivante. Seules sont puissantes et vivaces les conceptions dont les racines plongent jusqu'au tréfonds intime de ceux qui les partagent. Ce qu'on n'a pas senti soi-même on ne peut se le représenter d'une façon complète.

Sans doute il existe un autre mode d'acquisition intellectuelle. Une éducation purement abstraite permet à l'individu de connaître une doctrine et de s'y rallier. Mais comparez ces convictions à celles qui ont mûri lentement, qui sont issues de l'expérience, de la souffrance, de la réflexion de tous les jours.

Viennent des circonstances susceptibles de bouleverser, en apparence seulement, la doctrine ; et immédiatement vous verrez les prétendus convaincus se rallier aux idées du moment, tandis que les autres, des humbles souvent, dont la conviction est liée à leur chair et à leur sang, restent impavides, et montrent un plus grand bon sens que celui des pseudo-intellectuels ! Nous l'avons bien vu au début de la guerre.

La doctrine, essai de synthèse, constitue un acquis. Devant chaque problème de la vie, l'homme ne peut raisonner à perte de vue. Il a besoin d'un critérium. Lorsque l'observation de lui-même et du milieu, l'analyse de ses besoins naturels, l'étude des forces de compression sociale qui s'opposent à la satisfaction de ceux-ci, l'ont conduit à isoler quelques principes généraux, il est naturel qu'il s'en réfère ensuite à ceux-ci pour déterminer son attitude en telle ou telle circonstance.

Cet acquis doit pouvoir se modifier car, toute doctrine qui n'évolue pas, se cristallise. Mais ces évolutions, ces mises au point, ces précisions n'altèrent pas les premiers principes, les bases.

Nous aimons mieux du reste avoir affaire à des hommes possédant une doctrine, même placée aux antipodes de la nôtre, plutôt qu'à des êtres amorphes, qui sont le jouet des événements et de ceux qui savent conduire ceux-ci. Ah, ils ne sont pas des « doctrinaires impénitents », ceux qui forment les foules inconscientes ! Jamais aucune doctrine n'a hanté leurs cerveaux, c'est pourquoi ils s'abandonnent passivement à la volonté des *Maîtres,* qui eux, savent ce qu'ils veulent : exploiter et dominer, et comment ils doivent opérer pour réaliser leur « idéal ignoble » !

(*la mêlée,* n° 3).

« Notre » Subjectivisme

Nous le répéterons sans nous lasser : ce qui différencie l'anarchisme de toutes les synthèses intellectuelles, de tous les systèmes sociaux, et constitue son caractère propre, c'est l'*individualisme*. Seul l'anarchisme se propose l'affranchissement individuel et nie la valeur des prétendues libérations collectives, achetées au prix de mille reniements touchant l'indépendance du Moi. Seul, il montre la duperie et la fraude des prétendus contrats sociaux vis-à-vis desquels l'individu se trouve désarmé et sans garanties. L'anarchisme perdrait toute raison d'existence s'il ne constituait plus la protestation de l'*Ego* écrasé par les Molochs sociaux, l'affirmation individuelle du droit et de la volonté de vivre en dehors de l'exploitation et de la tyrannie.

Pour toutes ces raisons — pour d'autres encore — nous sommes « subjectivistes ». Nous accordons une importance considérable à la subjectivité, à l'activité intérieure, à la formation et à l'évolution de la personnalité pensante. Le fameux « je pense, donc je suis » reste pour nous l'expression d'une vérité primordiale. La vie qu'on ne pense pas ne mérite pas d'être vécue. Nous savons que l'absence générale de pensée libre permet seule aux tyrans de régner sans conteste sur les troupeaux humains, et la libération intérieure nous apparaît l'étape indispensable qui doit fatalement précéder tout essai de libération sociale.

—o—

Mais l'esprit humain avide d'absolu, amoureux de formules tranchantes et de classifications définitives quoique arbitraires, s'est complu à creuser un abîme entre le Moi et le Non-Moi, entre le Subjectif et l'Objectif, entre l'Objet et le Sujet! Venus des horizons philosophiques les plus divers, des hommes ont exalté à outrance le Moi intérieur et ramené le Monde aux étroites limites du sujet pensant.

Sous prétexte que nous ne connaissons de l'extérieur que la représentation que nous nous en formons, et que cette représentation varie d'individu à individu, ils ont nié l'existence des vérités générales et d'un domaine rationnel commun à tous les hommes, ou pouvant le devenir. Confondant le Moi sensible avec le Moi raisonnable, ils ont prétendu qu'il n'existait que des vérités particulières en constatant la multiplicité des interprétations extérieures fournies par les sensibilités différentes. Certains, poussant leur raisonnement jusqu'au bout, nièrent l'existence de toute réalité objective. Une foule d'interprétations et de conclusions sortit de ces conceptions.

Les uns prêchèrent le détachement des choses extérieures, devinrent les apôtres d'un état de liberté factice, où l'on n'arrive qu'après avoir supprimé le désir et rompu tous les liens attachant l'individu à la terre. La pratique exagérée de la contemplation pure les conduisant au mysticisme le plus profond, ils enseignèrent le détachement et l'humilité sans se rendre compte que cette dernière n'était que de l'orgueil exalté.

D'autres prêchèrent l'orgueil, la dureté et l'isolement hautain, oubliant que l'Individu ne peut satisfaire ses besoins et utiliser ses facultés sans le secours d'autrui. Plusieurs répudièrent les moyens efficaces dont l'homme est pourvu pour l'exploration du monde : l'observation et l'expérience, et prétendirent les remplacer par une Intuition métaphysique — sœur de la révélation religieuse. Bref, au nom du Subjectivisme, certains philosophes et moralistes exposèrent des conceptions souvent fort contradictoires, mais ayant pour résultat effectif la pratique de la maxime: « Abstiens-toi et supporte », offrant en compensation à l'individu les joies sereines d'une pensée repliée sur elle-même pour s'affiner et s'épurer.

—o—

Devant ces multiples interprétations, il n'est donc pas inutile de préciser à nouveau Pourquoi et Comment — anarchistes — nous sommes Subjectivistes.

Respectueux à l'excès des nuances individuelles, désireux de voir naître et grandir des personnalités fortes, des âmes vaillantes et tenaces, partisans de la forme de tolérance la plus parfaite : celle qui s'ingénie à rendre possible dans des cadres divers la réalisation de conceptions de vie différentes ; nous ne renonçons nullement en effet au subjectivisme. La conscience individuelle nous apparaît toujours la condition *sine qua non* de toute libération.

Mais nous sommes réalistes. Notre vie subjective commence quand la sensation est venue apporter au cerveau l'aliment nécessaire...

Le monde extérieur ne m'est donc pas indifférent, puisqu'il fournit à ma pensée

les matériaux qu'elle utilise. Sans doute je me relative tout ce qui existe, je ne puis sentir pour le voisin. Mais à côté du domaine purement subjectif : celui des nuances sentimentales, n'existe-t-il pas un domaine plus impersonnel constitué par un acquis intellectuel commun ? Il existe des vérités générales contre lesquelles nul cerveau sain ne peut s'insurger. A côté des acquisitions purement personnelles se constitue ainsi un domaine de connaissances collectives où je ne puis m'abstenir de puiser sans me priver d'excellents moyens de réalisations.

Quant à ceux qui, au nom du subjectivisme, considèrent le désir comme une faiblesse, leur idéal nous apparaît aussi peu raisonnable que l'idéal de ceux qui voudraient nous voir bannir la raison au nom de la relativité de la vérité.

Nous désirons autant que quiconque la maîtrise du Moi — l'individu esclave de ses passions ne peut prétendre à la libération. Mais qu'on ne l'oublie pas, « celui qui veut faire l'ange fait la bête », un mystique — et non des moindres — l'a déjà proclamé.

Pourquoi détruirais-je mes désirs, mes passions, au lieu de m'en servir, sans les servir en esclave ? Puis-je arracher de mon être toutes ses aspirations vitales sans le mutiler ? L'idéal du *Yoghui* ne saurait nous convenir. Epictète nous conseillant d'accueillir froidement la mort d'un être cher nous indigne !

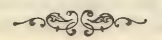
Nous voulons vivre corps et âme, par les sens, le cœur, le cerveau, tout à tour et simultanément. Toute multitude de l'être se révèle pour nous un obstacle au vrai bonheur.

Notre subjectivisme ne nous éloigne point du monde objectif dont il nous paraît enfantin de nier l'importance et le rôle.

Nul isolement, nulle abstention systématiques ne nous semblent raisonnables.

Obligés de jeter un pont entre le sujet et l'objet, nous apprenons ainsi à harmoniser les prétendus contraires et à apprécier le danger des absolus. Et la nécessité de la vie extérieure, champ d'action de la volonté réfléchie, de l'effort avec les risques qu'il comporte, nous amène à chercher les conciliations nécessaires entre ces deux tendances fondamentales de notre être : la tendance à l'individualité, à l'isolement — et la tendance à la sociabilité, à l'association.

(*par delà la mêlée*, n° 34).



LE MIRAGE PATRIOTIQUE

I

...Ce sentiment artificiel (le sentiment patriotique) a pu croître et se perpétuer, grâce à l'existence de la vanité humaine, cette mère de l'illusion, car c'est la vanité collective, agrégat de toutes les vanités individuelles dirigées dans un même sens, qui pousse les patriotes à considérer « leur Patrie » comme infiniment supérieure aux « Patries voisines ».

Du reste toutes les illusions dont l'humanité se nourrit, ayant les mêmes bases, se ressemblent beaucoup. C'est pourquoi il existe une analogie si caractérisée, une si frappante ressemblance entre le sentiment religieux et « le sentiment patriotique ».

Aussi, les cléricaux avérés ont-ils réuni les deux illusions sœurs dans leur devise de combat qui est maintenant : « *Dieu et Patrie* ».

Ils proclament hautement l'alliance indéfectible et constante de la croix et de l'épée, du sabre et du goupillon, enveloppent d'une vénération commune, et saluent avec le même respect le Saint-Sacrement et le drapeau.

Le mot *Patrie,* c'est l'enseigne prestigieuse, la ronflante raison sociale de l'église patriotique ou temporelle, qui, par la force ou la persuasion (véritable dressage), transforme les citoyens en bons patriotes.

Dieu, c'est l'enseigne, la raison sociale de l'église spirituelle qui, par la persuasion habile ou la crainte des châtiments éternels, transforme les individus en pieux fidèles.

L'école laïque dit à l'enfant : « Notre patrie est la plus noble, la plus glorieuse et la meilleure. Ses habitants sont les plus actifs, les plus braves, les plus chevaleresques. Toutes les qualités d'un peuple grand et fort, ils les possèdent. C'est en te soumettant aux volontés de ta Patrie que tu lui témoigneras ta reconnaissance et que tu lui prouveras ton amour ».

A cet enseignement, l'école congréganiste joint l'enseignement divin. L'histoire de France se double de l'histoire sainte, les évangiles sont substitués aux manuels de morale civique, et les devoirs envers Dieu et ses ministres viennent augmenter les devoirs envers la Patrie et ceux qui prétendent la représenter.

En résumé, tout l'enseignement donné à l'enfant au nom des deux églises se résume ainsi :

« OBEIS ! OBEIS TOUJOURS ! OBEIS QUAND MÊME ! »

Puis, dans ses casernes, l'église patriotique procède au dressage de l'adulte, complément du dressage de l'enfant.

Là, on le transforme en un soldat à qui il est interdit de penser, mais ordonné d'obéir. On lui persuade que cette obéissance passive est un devoir auquel un soldat ne peut manquer sans s'exposer à des répressions terribles : prison, Biribi, poteau d'exécution.

L'église d'en face possède ses casernes-couvents où elle forme une armée de prêtres, moines et missionnaires. Ils doivent obéir *perinde ac cadaver,* comme des cadavres, sous peine de damnation éternelle.

Les récompenses de l'église patriotique sont même beaucoup plus tangibles que celle de la religion divine, car elle assure à ses zélés serviteurs toutes les sinécures et les demi-sinécures de la hiérarchie militaire et de la hiérarchie des fonctionnaires.

De plus, elle s'est emparée de l'ex-sainte Inquisition qui s'appelle maintenant police, et poursuit, emprisonne et fait condamner les hérétiques qui, par la plume, la parole ou le geste, battent en brèche les dogmes nouveaux.

Ce qu'on appelle le patrimoine moral de la Patrie, n'est autre chose que la communion des saints des religions — il suffit d'être patriote pour partager la gloire des grands hommes qui sont nés dans la Patrie, de même qu'il suffit d'être chrétien pour participer aux mérites et aux grâces des « martyrs de la vraie foi ».

Pour consolider leurs églises, constamment minées par la raison, patriotes et cléricaux répandent des millions de journaux et de brochures et d'innombrables livres patriotiques ou pieux sont remis chaque année aux enfants des écoles. Les ligues, les patronages, les associations d'hommes, de femmes, d'enfants même pullulent; et cette débauche de réclame ne prouve qu'une chose, à savoir: que l'église patriotique et l'église cléricale sont deux associations-sœurs étroitement unies pour tondre le troupeau humain et le faire s'entr'égorger !

II

La religion divine était plus cynique que la religion patriotique. Elle disait : « A celui qui n'a rien il sera ôté », elle affirmait aux déshérités que la terre serait pour eux, toute leur vie, une vallée de larmes, et elle leur prêchait la résignation pour conquérir le bonheur dans l'Au-delà !

Les pontifes de la Patrie sont plus habiles. Pour nous rendre *solidaires* de ceux qui nous grugent, nous tondent comme moutons à laine, ils nous parlent de notre patrimoine matériel et moral, qu'ils nous faut, paraît-il, défendre contre l'étranger. Ils désignent celui-ci à notre haine, diversion habile qui nous empêche de reconnaître où sont nos *malveillants !*

Mais cette inconscience des prolétaires, unique source de leurs maux et base unique de la puissance de ceux qui les oppriment, pourrait diminuer rapidement, jusqu'à sa complète disparition...

C'est pourquoi je puis dire aux travailleurs de tous les pays : « Si vous voulez vous débarrasser des maîtres multiples que votre labeur incessant entretient, accomplissez l'effort nécessaire pour devenir *conscients* ».

Devenir conscient, c'est se libérer de l'emprise puissante qu'exercent sur nous, la famille, l'école et la presse, toutes au service du *Maître.* C'est raisonner ses convictions, les étayer sur des faits palpables, se défier de l'illusion, pratiquer le libre examen à l'égard des croyances laïques et religieuses émanant des *privilégiés* et de leurs soutiens ; et ne pas penser et agir selon la seule sensation ou impulsion du moment.

La *conscience* qui rend l'individu réfractaire aux mirages trompeurs s'acquiert par *l'éducation.*

L'EDUCATION n'est pas *l'instruction.* On peut être très instruit, capable d'expliquer les phénomènes naturels, et posséder relativement aux faits sociaux des opinions absurdes ou révoltantes d'inhumanité. Ainsi des professeurs en Sorbonne ont prétendu que l'exploitation de l'homme par l'homme était indispensable au bon fonctionnement de la société ; suivant en cela le célèbre philosophe grec Aristote qui — en son temps — affirma l'impérieuse nécessité de l'esclavage.

C'est qu'en effet, garnir sa mémoire, ce n'est pas former son jugement. *L'éducation* n'est pas un dressage, elle ne coule pas tous les cerveaux dans le même moule, elle ne fige pas l'individu dans la masse.

Pour s'éduquer il suffit d'ouvrir *ses* yeux, *ses* oreilles *à soi* et cesser de *voir* et *d'entendre* par les yeux et les oreilles d'autrui. D'observer ce qui se passe autour de soi, de comparer ces différentes observations, d'établir entre elles le lien du raisonnement qui aboutit à une conclusion : c'est-à-dire à la formation d'un jugement. Ces opérations cérébrales si simples sont ignorées des neuf dixièmes de nos contemporains qui semblent posséder un cerveau pour ne pas s'en servir. Ils sont rares ceux qui réfléchissent la vie, qui possèdent une vie intérieure intense, qui raisonnent, cherchent leur voie. Si rares même que la masse réprouve toujours celui qui pense et innombrables sont ceux qui vous disent : « A quoi bon se casser la tête, ç'a toujours été ainsi, ç'a y sera toujours ! » — le proverbe berrichon : « Qué vous v'lez, faut bin durer » semble être devenu la règle commune.

L'éducation commence par une rupture, rupture avec le conventionnel, l'habituel, le traditionnel, la routine, les préjugés qui

ankylosent le cerveau en entravent son fonctionnement.

Elle conduit l'individu à prendre conscience de sa propre force, c'est énorme ; il est tant de prolétaires, persuadés de leur prétendue infériorité cérébrale, qui s'abandonnent à la direction intéressée du *Maître.*

Et au fur et à mesure que la *conscience* grandit chez un individu, l'observation comparée et raisonnée fait naître en lui un sentiment profond d'indignation contre les turpitudes sociales qui s'étalent cyniquement sous ses yeux.

Nous avons l'intuition que tous les hommes en naissant ont droit au bien-être et au bonheur. Mais ce sentiment naturel se trouve ensuite oblitéré par des illusions savamment inculquées, et c'est au nom d'un *Dieu hypothétique* ou d'une *Patrie fictive* qu'on berne les neuf dixièmes de l'humanité, chargés d'entretenir, dans la paresse et le luxe, un dixième de parasites.

Mais déjà au XVIe siècle, La Boétie disait en substance : « Le *Maître* est un colosse d'airain, mais il a des pieds d'argile ».

Puisque nous savons que c'est notre résignation, notre passivité, notre inconscience qui font sa force, ayons l'énergie nécessaire pour devenir des *hommes libres* et le colosse s'écroulera !

...Et quand *l'éducation* aura ainsi réveillé les sensibilités endormies, aiguisé les intelligences atrophiées, trempé les volontés faibles, les institutions autoritaires auront vécu.

Pour hâter ce résultat, en règle générale on peut dire que tout ce qui vise à diminuer l'autorité, la puissance du *Maître* est une œuvre utile qui grandit celui qui la tente.

Par opposition tout ce qui consacre le principe d'autorité diminue ou rabaisse qui s'y prête.

Car il ne faut jamais perdre de vue que, quels que soient le nom qu'il prenne, la forme qu'il emprunte, le masque sous lequel il se dissimule, ainsi que l'a dit La Fontaine :

NOTRE ENNEMI, C'EST NOTRE MAITRE.

(*Mirages et Masques :* LE MIRAGE PATRIOTIQUE. Editions de la Jeunesse Syndicaliste de Châteauroux, 1913).

Extraits de Lettres à E. Armand

...Je persiste à croire que les termes de « concurrence », de « lutte », d' « élimination des déchets », etc., qui encombrent la phraséologie individualiste éveillent dans l'esprit du lecteur ou de l'auditeur *non pas* les idées *que toi,* par exemple, TU Y ATTACHES, mais l'idée que l'usage, l'étymologie, la tradition *y attachent.* De ce fait, cette doctrine (l'individualisme) devient synonyme de bourgeoisisme..... Si les individualistes ont provoqué tant de suspicions, ne le doivent-ils pas surtout à ces expressions mal définies qui reviennent si souvent sous leur plume ou sur leurs lèvres ?.....

...Je prétends qu'*économiquement parlant* tu dépendras toujours de la majorité, de l'ensemble ; qu'il t'est impossible de tirer de ton propre fonds ce qui est nécessaire à ta vie, que tu recevras *toujours plus des autres que tu ne peux leur offrir*...

...Je suis heureux de te voir constater que l'association est une nécessité pour réaliser la production... « L'association » voilà un mot qui ne figure pas souvent dans les écrits individualistes. Tout comme toi, je veux l'individu autonome, libre de choisir ses associés et de conduire son travail à sa guise, mais l'*Unique* doit comprendre que pour faire marcher un four à feu continu, il ne doit pas, sous prétexte de liberté nécessaire, planter là le travail. Celui-ci impose une certaine organisation; implique une certaine règle, qui découle de la mise en œuvre de l'effort et sans lequel l'effort est stérile... Aux heures de production, il faudra être un peu *l'esclave* du travail ; le travail est un maître impérieux. Quand vibre le sifflet de la machine à vapeur, la *nécessité* est alors une obligation plus impérieuse que toutes les injonctions patronales. IL FAUT agir *ainsi* et non autrement pour que le résultat soit en rapport avec la peine. C'est *l'autorité* des choses contre lesquelles il n'y a rien à faire. Ce n'est que dans le domaine du moral et de l'intellectuel que tous les caprices sont permis et possibles, que toutes les fantaisies sont tolérables, que toutes les expériences peuvent se réaliser.

Le produit doit être commun, car mon effort est tellement lié aux autres que je ne puis l'en séparer. A la moisson je ne compterai pas les gerbes que j'aurai cueillies ni les grappes de raisin que j'aurai vendangées, ni les pelletées de terre que j'aurai extraites du fossé creusé en commun, ni les pierres que j'ai enlevées du jardin. Seulement je demanderai le partage à part égale par *tête d'associé,* de tout ce qui est produit en commun... Je suis l'ennemi de la promiscuité. Ce sont seulement les *attractions* spontanées qui doivent tisser les liens de l'amitié ou de l'amour... Si *la nécessité* du travail m'impose la présence d'un « coco » qui ne me revient pas, je m'en consolerai facilement en pensant que l'effort commun achevé, je redeviens complètement libre.

...Je suis individualiste parce que je sens d'abord en individu avant de penser et sentir en être social, parce que j'estime que toute société qui ne m'offre pas la satisfaction normale de mes besoins en échange de mon labeur raisonnable est à

détruire... Je suis pour la culture individuelle parce que je n'ignore pas que l'ensemble ne vaut que ce que valent ses composants et quelquefois pire, parce que je ne reconnais à nul ensemble social le droit de m'écraser pour assurer sa sécurité ou son existence. Je place mon indépendance avant mon bien-être, et ma liberté avant ma sécurité. J'aimerais mieux perdre la vie en défendant ma liberté que d'acheter la vie par l'esclavage.

(24 *octobre* 1914).

*
**

...Je ne te rends pas responsable des actes plus ou moins « délictueux » commis par certains « cocos » n'ayant d'individualiste que l'étiquette. Seulement je me suis permis et je me permets encore de te faire remarquer combien l'emploi de certains vocables, mal définis, ou possédant déjà une signification très claire due à l'usage et à la tradition, prête à l'équivoque et peut donner le change. Tel le mot *concurrence*. Il y a loin de la concurrence *sans violence* — telle que tu *la* décris et qui ne constitue pas autre chose qu'une forme spéciale de *l'émulation* et de la conscience professionnelle — avec cette lutte *sans merci* où triomphent les mieux fournis en capital-argent. Pourtant le même mot désigne les deux choses. Beaucoup ont épelé le catéchisme libertaire et n'ont vu que ce mot magique *liberté :* liberté, liberté de faire tout ce qui plaît. Ils n'ont guère tenu compte du correctif qu'il importe d'apporter à l'exercice de la liberté. Ils n'ont pas vu que l'individualiste (qui ne respecte rien) doit respecter la liberté du voisin, s'il ne veut pas que celui-ci empiète sur la sienne. Le respect de la liberté voisine, le souci de ne pas exploiter directement autrui, de ne pas surcharger davantage ceux qui plient sous le poids de l'iniquité sociale, trop souvent cela constitue pour eux des « préjugés ».

...Tout ce que tu peux écrire ou dire sur la nécessité de la disparition des besoins inutiles, j'y souscris volontiers et je n'ignore pas, d'autre part, que l'artisan qui peut mettre quelque chose de lui-même dans son œuvre, parce qu'il la conduit tout seul à bonne fin, acquiert, possède une autre valeur technique que le manœuvre des usines monstres, esclave de la machine. Ceci posé et entendu, il existe un certain nombre de productions *tout à fait* indispensables qui ne se prêtent même pas à un essai d'individualisation dans l'effort — qui reposent uniquement, au contraire, sur l'union intime de tous les efforts. Exemples : l'extraction de la houille, des métaux, du pétrole, la fabrication du gaz d'éclairage, de l'électricité, de la force motrice à distribuer à *domicile,* l'entretien des routes, des canaux *sans lesquels* l'échange ne peut s'effectuer, le fonctionnement des chemins de fer (car s'il est inutile de marcher à 150 km à l'heure, il faut pourtant amener la matière brute là où elle doit être travaillée et envoyer les produits vers ceux qui en ont besoin).

L'effort de chacun étant la plupart du temps estimable d'une façon arbitraire, il serait beaucoup plus juste de partager également. Si chacun est consciencieux et donne ce qu'il peut, il n'existe pas de règle plus équitable. Je ne rougirai pas en bénéficiant des efforts de ceux qui sont plus aptes, mieux doués que moi. La vie est un échange où chacun donne ce qu'il peut. Le fort, le mieux apte ne doit pas effectuer le travail du plus faible, mais seulement le travail qui dépasse les forces ou les possibilités du plus faible. Et, à moins d'être dégénéré, le moins apte peut toujours trouver un rôle correspondant à ses forces, tout en étant indispensable au fonctionnement de l'ensemble.

Tout s'enchaîne et se coordonne comme les pièces diverses d'un moteur quelconque qui représentent une valeur égale, puisque toutes elles sont indispensables au fonctionnement de la machine. Dans le fournil, celui qui pèse la pâte, celui qui la pétrit, celui qui enfourne, sont aussi utiles l'un que l'autre ! La cuisson de chaque fournée exige de chaque ouvrier des gestes multiples et tout aussi indispensables les uns que les autres. J'en conclus que les mitrons possèdent des droits EGAUX lorsque l'heure du règlement des comptes arrive. Ils n'ont qu'à se partager la tâche le plus *également* possible afin que tout ne retombe pas sur le même.

Voici donc en quoi consiste mon *égalitarisme économique :* est-ce du communisme fédéraliste ? est-ce du collectivisme étatiste ? je n'en sais rien et peu m'importe. Mais je prétends que cette façon d'opérer, équitable et rationnelle, permet seule de concevoir une forme d'association où l'effort de chacun ne serait pas accaparé et dirigé par un maître unique ou multiple...

...Te représentes-tu le mitron plantant là son four chaud et la pâte pétrie pour aller cueillir la fraise au bois voisin, et le mécanicien arrêtant son convoi en rase campagne pour s'allonger à l'ombre des frondaisons ? Que ce soit pour ramasser une récolte, pour profiter de la force motrice pendant qu'elle est produite, pour surveiller une transformation de la matière, je suis forcé de m'incliner devant la nécessité. Je ne puis tout de même pas bénéficier des avantages sans connaître les inconvénients... Par l'entente et la réciprocité, sachons proportionner à nos forces notre fardeau respectif, mais jamais nous n'échapperons à la dure loi du travail et aux pénibles nécessités qu'il comporte.

...Au lieu de nous chamailler souvent pour des mots, de discuter sur les futures Icaries et leur agencement, au lieu de pérorer ou d'écrire pour savoir laquelle est la

plus logique dé z'étiquette « anarchiste individualiste » ou « individualiste anarchiste » combien notre temps eût été mieux employé à détruire, à saper tout au moins l'illusion respect ; les idées de supériorité du maître, d'adoration de la force et de l'argent — d'honneur, de moralité, de solidarité nationale, d'obéissance nécessaire, etc... L'Individu doit bénéficier des circonstances atténuantes, car l'erreur l'enveloppe dès sa naissance. Plongé dans un océan de ténèbres, il est bien excusable s'il emboîte le pas aux mauvais bergers. Mais ceux qui se prétendent « hors du troupeau » ont-ils fait tout leur possible pour réagir sérieusement contre le conservatisme social ? Je ne le pense pas. Sauront-ils mieux s'y prendre plus tard ? L'avenir nous l'apprendra.

(29 *octobre* 1914)

***

La société aurait mieux fait de n'inventer rien que de s'en servir pour le meurtre ? D'accord. Tu connais la parabole de la Source, de Han Ryner : il dépendait de la source de donner fraîcheur et pureté, l'usage qu'on faisait de ses présents ne dépendait plus d'elle. Sous prétexte que les hommes du bas-fond ont empoisonné la source, refuserai-je de remonter son cours pour boire frais et pur ? J'ignore tout comme toi si l'humanité cessera un jour de se déchirer les entrailles. Ce que je sais, c'est que ma constitution physique et psychique m'empêche de revenir à l'état du primitif. J'ai besoin de vêtements, d'un logis, de chaussures, de nourriture (céréales, légumes, viande). Aussi il ne me vient pas à l'idée de crier emphatiquement : périsse tout cet acquis matériel plutôt que l'autonomie individuelle... La pauvre autonomie que celle du chasseur d'ours et de rennes, tremblant sans cesse de rencontrer un ennemi plus puissant que lui, retrouvant quelquefois sa caverne vide et les restes fumants des siens au seuil du logis violé par quelque fauve, réduit à se serrer le ventre si pêche ou chasse étaient infructueuses, ignorant la charrue, la culture, le tissage, le corroyage, etc. ; séparé du monde extérieur par les marais, les forêts, les montagnes, que nulle route, nul tunnel ne frayaient. La dépendance la plus absolue, on l'éprouve devant la nature. Cet ancêtre ignorait les douceurs de la civilisation, il en ignorait aussi, d'après ton raisonnement, les conséquences funestes ; il n'avait point à craindre les obus d'une tonne.. Cela ne l'empêchait pas de se trucider très proprement et très sauvagement avec des haches de silex et des pieux acérés...

Quoique individualiste, je ne nie pas *la question sociale,* je la proclame agrégat de questions, de causes individuelles, que l'entente agglomère et l'affinité rapproche... Si je suis l'Unique, je n'oublierai jamais (et nul *anarchiste* ne peut l'oublier) que d'autres *uniques* m'environnent, car la glorification du moi conduit à toute autre chose qu'à l'anarchie...

... Je souffre davantage en luttant *seul* contre le milieu naturel que si je m'associe à autrui, au prix de quelques concessions. L'autonomie absolue dans le domaine économique n'est pas de ce monde, voilà tout ! Pourquoi mélanger toujours domaine intellectuel ou affectif et domaine économique ? Pour m'éjouir ou étudier, je fréquente uniquement qui me plaît. Mais si je tricote des chandails ou si je pétris du pain, pourvu que je reçoive en échange de mes produits d'autres produits à moi nécessaires, je ne me préoccuperai guère si ceux qui utilisent mes chandails ou mangent mon pain sont intéressants, s'ils ont une « gueule » sympathique ou non.

(24 *novembre* 1914).

***

...Je ne connais que des individus et non des collectivités. Parmi ceux que la vie n'a guère avantagés, ne trouvons-nous pas des sensibilités délicates et raffinées, des intelligences merveilleuses, sans compter celles que le Moloch broie et qui ne peuvent jamais s'épanouir. Parmi ceux que la vie a avantagés, la servilité, la bassesse, l'autorité bestiale ne règnent-elles pas autant que dans le « Prolétariat » ?

Aussi, je te le répète, je ne suis pas l'avocat d'une classe, mais je me sens quelque chose de commun avec tous les « dépossédés » frustrés du « patrimoine » matériel, et qui sentent et comprennent qu'ils doivent essayer de conquérir celui-ci. En réalité, m'est sympathique tout individu qui lutte contre la Maîtrise, quelle que soit sa situation sociale, mais je suis bien forcé de constater que les révoltés, les ennemis de la contrainte, ne se rencontrent guère parmi les bénéficiaires de cette maîtrise. C'est pourquoi nous nous adressons plus particulièrement aux « dépossédés » qu'aux autres, parce que nous savons que le bourgeois ne peut pas venir à nous pour de bon.

De ce que je ne suis d'aucune chapelle, il ne s'ensuit pas que je souffle tour à tour le froid et le chaud. Je ne cache pas mes opinions et je ne les modifie pas selon les milieux.On sait partout où je vais et où je suis admis que je suis un adversaire de l'Etat, un antipatriote acharné, un contempteur de la propriété, un partisan de la révolte individuelle et conséquemment collective, puisque à la base de tout nombre il y a l'unité. Il n'y a pas d'équivoque. Je ne trompe pas mon monde. Je ne suis ni ami ni ennemi du peuple, considéré en tant que classe, mais je me sens le camarade de tout INDIVIDU qui lutte contre la domination, qu'elle soit matérielle ou morale. (9 *novembre* 1915).

Les Intellectuels tels qu'ils sont

...Et puis nous les admirions trop, et fermions les yeux sur des vérités élémentaires capables de nous éclairer sur leur vraie valeur. Deux « intellectuels » en quarante ans ont refusé les décorations de l'Etat : Elisée Reclus et Curie. C'est tout. Amoureux des hochets, ceux que leur commerce quotidien avec les vérités éternelles devraient inciter au mépris des distinctions puériles et des faveurs passagères recherchent avidement celles-ci et celles-là, — pour les conquérir agissent comme la première brute sans culture. Mieux, ils se jalousent. O ces haines d' « intellectuels », ces jalousies d'écrivains, ces rivalités de savants où l'absence des scrupules voisine avec le désir impitoyable de nuire à l'adversaire et de l'écraser, quel Balzac nous les décrira ?

Jamais un pouvoir constitué, une autorité arbitraire n'ont manqué « d'intellectuels » pour justifier leur existence et leurs excès. Les philosophes de l'antiquité justifièrent l'esclavage, sauf quelques-uns, et les plus illustres « intellectuels » du grand siècle s'aplatirent devant le Roi-Soleil. Renan voyait d'un très bon œil le mandarinat des « intellectuels » et un système de castes sociales, où le *vulgum pecus* peinerait au profit de ces Messieurs. Et que dire de l'hypocrisie de Kant, démolissant les dogmes au nom de la raison pure, conseillant l'obéissance à ces mêmes dogmes au nom de la raison pratique.

Tous, ou presque — l'exception confirme la règle — méprisent le travail manuel, se proclament les exécuteurs de la « tâche noble », se croient infiniment supérieurs à ceux qui les servent, les nourrissent, les vêtent et les logent. Rien d'étonnant à ce qu'ils oublient si facilement leurs révoltes verbales, quand l'édifice social craque, et que le mensonge organisé a besoin d'eux pour maintenir la pérennité de tout ce dont ils vivent.

Dilettantes, snobs, ils s'amusent avec les idées, jonglent avec elles sans les prendre au sérieux. Ils prêchent le stoïcisme, la simplicité de la vie, et habitent de somptueuses villas, possèdent un nombreux personnel servant, quand ils le peuvent ; s'entourent d'un luxe fastueux. Economistes, ils se lamentent hypocritement sur les horreurs de la guerre et prônent la concurrence effrénée dont elle sort. Littérateurs, loin des tranchées, ils monnayent « l'héroïsme » des autres en livres grotesques et piteux. Gens à fréquentations sûres, ils ne voudraient pas recevoir un homme capable de prendre ce dont il a besoin lorsque la faim le tenaille, et la misère l'affole; mais ils aiment à fréquenter les salons sélects où l'on rencontre tous les forbans de la finance... et d'ailleurs...

Puisque maintenant nous sommes fixés sur leur compte, nous ne vénérerons plus à l'excès « les intellectuels ». Cessant de nous tourner vers eux comme vers des Messies, nous ne leur adresserons plus d'appels à l'humanité, au bon sens, à la raison... Toujours regarder vers eux, serait consacrer leur pouvoir, reconnaître leur autorité morale. Nous savons maintenant ce que nous pouvons en attendre. Insister serait faiblesse.

De plus, hisser sur le pavois les quelques-uns qui n'ont pas hurlé avec les loups, reporter notre admiration réfléchie et absolue sur ceux qui ont fait montre d'un peu plus de dignité et de courage, serait maladroit. Car, jusque dans ses révoltes, « l'intellectuel » — à part ces poètes de l'Irlande qu'on fusilla durant la guerre, et de rares exceptions — reste le dilettante, et non pas l'homme qui se donne corps et âme, sans retour ! Presque toujours, il sait garder les convenances, et ne coupe pas tous les ponts derrière lui.

Notre admiration émue va vers ceux qui écrivent leur révolte avec leur sang, et non avec de l'encre, vers ceux qui vivent *leur* vérité et non à ceux qui la proclament en volumes aux éditions multiples.

(*par delà la mêlée*, n° 23).

Dans la gueule du loup

Pour qu'un propagandiste puisse être pris au sérieux, il faut qu'il soit conséquent avec ses déclarations. Toute contradiction formelle entre la pensée, la parole et le geste suscite le doute et cette légitime suspicion rejaillit sur l'idée. Mais il serait exagéré de prétendre que le champion d'une idée doit, en toutes circonstances, se sacrifier pour elle. Toute action intellectuelle suivie a besoin du temps pour se développer, de l'espace pour s'exercer.

Par le fait même que sa notoriété le désigne à la surveillance ou à l'attention, l'homme de pensée ne peut pas toujours être l'homme d'action, j'entends l'homme des actions extrêmes et des gestes irrémédiables qui engagent sans retour, jettent l'homme aux joies et aux douleurs paroxystes du risque.

Le propagandiste attelé à une tâche exigeant tous ses soins, tous ses efforts, peut être amené à se dépenser d'une façon moins réaliste. La prudence lui conseillera souvent de fuir des risques qui lui paraissent légitimes et dont il n'écartera pas autrui. Il serait injuste de lui en tenir rigueur, d'invoquer ce fait comme un grief. Puisqu'une idée a besoin d'être traduite et commentée pour attirer à elle de nouveaux éléments, il est naturel que ses « leaders » n'aillent point bénévolement satisfaire leurs ennemis en se jetant bêtement « dans la gueule du loup ».

(paru dans *par delà la mêlée*.).

Portrait

En remontant le cours de mes souvenirs d'enfance, je te revois, à peine adolescent, déjà poseur et prétentieux. Sur les promenades de ton chef-lieu de canton, un gros cigare au bec, tu t'essayais à épater la galerie, tu « faisais l'homme » tout en n'étant encore qu'un gamin.

Puis, je te perdis de vue. Je savais seulement que tu menais la vie benoîte, exempte d'efforts, des jeunes bourgeois auxquels l'acquis paternel épargne les rigueurs de la vie. Tu poursuivais de vagues études dans une quelconque école...

Les années ont passé, et voici que je t'ai retrouvé fréquentant les milieux anarchistes, commensal de nos journaux.

Tu te prétendais un camarade et, au début, je t'ai considéré comme tel, malgré la défiance instinctive que tu m'as toujours inspirée. Je retrouvais en toi le gamin d'autrefois, poseur à l'excès, et ma simplicité ne s'accommode guère de ceux qui te ressemblent : les gens trop pommadés, trop fignolés, aux vagues allures de fille maquillée !

Petit à petit cette méfiance grandit, et je doutai plus que jamais du sérieux de ton caractère, en sachant que tu te vantais — au village natal — de mener à Paris la vie des irréguliers, t'attribuant des exploits imaginaires susceptibles de scandaliser et « d'épater le bourgeois » !

Je compris vite que, snob et dilettante, tu t'amusais à nos dépens : la liberté de nos milieux, la facilité avec laquelle on y entre et on s'y crée des relations te permettant d'y jouer un rôle.

Je t'ai connu révolutionnaire à tous crins, copiant patiemment tous les articles du Larousse concernant les substances dont l'usage a conduit Vaillant à « la veuve », sollicitant des formules chimiques puissantes et inédites près des camarades aux connaissances scientifiques sérieuses; portant toujours sur toi un browning chargé. Puis—l'instant de le raconter—te voilà devenu partisan de la non-résistance au mal, tolstoïen, stoïcien à la manière de Han Ryner. Adieu bombes, browning, plans de faire tout sauter « par les égouts » (sic).

Mais cette pose nouvelle ne pouvait modifier ta nature intime, et moi qui te connais bien — le hasard nous ayant fait compatriotes — je sais que tu n'as rien de la douceur évangélique. Deux pécores de ton village ayant commis le crime de se moquer de tes allures poseuses l'ont appris à leurs dépens. Tu en vins facilement à bout, sans péril et sans gloire, avec le pied et le poing ! Beau geste pour un prétendu disciple de celui dont la sagesse est faite de douceur et de « discrétion », de « mépris des fortuits » et de fraternisme !

C'est vrai que tu sais admirablement abuser ceux qui ne te connaissent pas, et faire « marcher » les gens. Lorsque tu as lu un article, une brochure, un livre, tu choisis une phrase équivoque au sens douteux permettant d'ergoter, un passage détaché du contexte, et tu bombardes l'auteur de lettres mi-critiques, mi-flatteuses qui te permettent d'entrer en rapport avec lui. Puis tu l'opposes à ses adversaires d'idées, à ses rivaux littéraires avec lesquels tu as su aussi entrer en relation. Tu donnes au métaphysicien connaissance des épitres du physicien, à ce dernier tu communiques les appréciations peu flatteuses du rêveur ; tu attises leurs divergences ; tu jouis du tournoi inutile et rageur provoqué par ta rouerie et ton sens de l'intrigue; et tout cela te permet de dire négligemment au café: « Regardez-donc ce que m'écrit ce biologiste-ci sur ce philosophe-là » !

C'est que tes victimes, parfois illustres, ne s'aperçoivent point qu'elles sont habilement mystifiées par un intrigant incapable de saisir et de comprendre l'intégrité de leurs œuvres, mais apte aux petites discussions puériles, aux artifices de dialectique.

Et le gamin prétentieux de jadis reparaît en toi quand tu étales les lettres ainsi obtenues, comme autrefois tu étalais avec suffisance dans les lieux publics les espèces sonnantes dues à la générosité maternelle.

Que tu sais bien modifier tes allures selon les milieux où tu veux te faire agréer, te glisser partout comme une anguille ! Pour te créer des relations parmi les « notabilités », de quoi ne serais-tu pas capable ?

C'est ainsi que tu as pu faire illusion à des gens à qui tu répugnerais si tu leur apparaissais sous ton véritable aspect : snob, dilettante, brutal, cynique, animé d'un égoïsme féroce, d'une vanité sans bornes, dépourvu de tout scrupule.

Je t'aurais bien volontiers laissé poursuivre ta carrière d'arriviste et d'intrigant, si tu n'ambitionnais pas de jouer un rôle public. Te voilà aujourd'hui « directeur » de journal, « homme de lettres », « publiciste ». Comme tu sais tirer les sonnettes des sommités intellectuelles de tous les clans, on retrouve parmi tes collaborateurs cette *union sacrée* chère à nos gouvernants, qui va d'ultra-patriotes comme le correspondant de guerre d'un *grand journal* du soir au principal représentant du pacifisme philosophique.

Et voilà que tu oses parler de « Cause » et d' « Idées » au nom desquelles et pour lesquelles tu invites ceux qui te connaissent réellement — et dont tu crains l'appréciation sévère — à te pardonner tes saletés. Je dis bien « tes saletés », car s'il ne m'est pas possible ici de tout dire, il faut néanmoins qu'on sache que la délation, la brutalité, les expédients louches — tels que l'exploitation de la prostitution

féminine — ne te répugnent pas et qu'à l'occasion tu as eu recours aux uns et aux autres. Selon ta parole favorite : « *Tout n'est-il pas prostitution* » ?

Nous en avons assez de ces aventuriers de la propagande qui — sans convictions profondes, sans propreté morale, sans dignité — viennent avant de se ranger, jeter leur gourme dans nos milieux.

Bourgeois, restez chez les bourgeois ; fondez des journaux pour les bourgeois si l'ambition journalistique vous talonne et si le désir d'arriver vous possède. Mais n'ayez plus la prétention de vous servir de nous pour arriver à vos fins !

Plus de subtiles distinctions entre le subjectif et l'objectif. Le dehors ne peut être bon si l'intérieur est gâté. Celui qui accumule les inconséquences ne peut parler au nom d'une idée. Une épuration s'impose. Il nous faut des propagandistes propres dans l'intérêt de nos convictions.

(*par delà la mêlée*, n° 33).

LE FÉMINISME MASCULIN

...D'autres se prétendent partisans de l'émancipation féminine, et s'opposent, consciemment ou non, à l'émancipation de leurs compagnes. Ils redoutent de voir « leur » femme devenir une personnalité distincte, non plus absorbée par le Mâle, le Chef de la famille, mais désireuse d'être Soi et de s'appartenir. Et cela se traduit par des manifestations puériles et ridicules, quelquefois odieuses !

Communément, le Mâle exige que « sa » femme pense comme lui, et tienne le même langage. Si elle manifeste des idées, des préférences personnelles, ils les raille ou les attaque de telle façon qu'il en rend l'expression impossible.

Par exemple, combien de femmes osent recevoir un journal qui ne soit pas celui de monsieur, assister sans leur compagnon à une réunion que ce dernier ne prise pas ? Cette faiblesse est motivée par la tyrannie du « Seigneur et Maître » qui impose ses goûts, ses préférences, ses idées ; si bien qu'on n'ose pas entrer en lutte pour s'affirmer.

Cette conception moyenâgeuse de la vie commune n'étonne pas de la part de ceux qui considèrent la femme comme un être inférieur. Mais que penser de celui qui arbore un féminisme ostensible et tapageur, mais ne peut admettre que sa compagne ait ses idées à elle, ses lectures à elle, ses préférences et ses préoccupations personnelles, le droit d'aller et de venir sans subir un contrôle soupçonneux, le droit d'être mère à son gré, sans violence ni suggestion ? Car c'est tout cela le féminisme réel, et bien d'autres choses touchant à l'indépendance économique, intellectuelle, sentimentale de la femme. Combien de prétendus « féministes » mâles, sont prêts à assurer de telles garanties à celles qui partagent leur vie ?

(*par delà la mêlée*, n° 23).

IN MEMORIAM

Je le savais actif, plein d'une ardente flamme,
Et donnant sans compter son généreux effort ;
Mais il était de ceux que le tombeau réclame...
Et navré, j'apprends qu'il est mort !

Est-il possible, amis, qu'il ne soit plus des nôtres
Pour le rude combat contre l'autorité,
Et qu'il soit mort ainsi que meurent les apôtres,
Avant d'atteindre son été ?

Quoi ! son intelligence et sa vigueur sincère
Out disparu des rangs où nous restons debout,
Face à la cruauté stupide et sanguinaire
Des imbéciles de partout !

Ah ! s'il était prouvé que la nouvelle est fausse,
Combien les soirs de juin nous sembleraient plus [beaux !
Mais non... l'ami d'hier est couché dans la fosse
L'éteignoir fatal des flambeaux !

Rien ne sert de pleurer pour attendrir le monde :
Aux cris de la douleur tout l'univers est sourd...
Puisque sur le penseur tombe la nuit profonde,
Que son œuvre au moins reste au jour !

Inachevée, hélas ! comme tant d'œuvres fortes,
Elle mérite mieux qu'un abandon ingrat,
Et ce n'est pas, Chardon, les hommes de nos sortes
Qui voudront cet abandon-là.

Nous te conserverons des souvenirs fidèles
Que dans notre âme en deuil rien ne pourra ternir,
Et ta pensée ira comme les hirondelles
Vers le ciel bleu de l'avenir !

Eugène Bizeau.

Cette plaquette a été tirée à 1.250 *exempl.* (*Sept.* 1928).

Un grand nombre de préjugés règnent à l'endroit de l'individualisme considéré au point de vue anarchiste
Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos LIVRES, BROCHURES et TRACTS

Brochures de Propagande individualiste anarchiste

par E. ARMAND — franco

L'anarchisme comme vie et comme activité individuelles 0 15
La valeur et les conséquences de son abolition 0 40
Mon point de vue de l'anarchisme indiv. 0 25
Les ouvriers, les syndicats, les anarchistes 0 40
La vie comme expérience. Fierté 0 30
La procréation au point de vue individuel » »
A vous, les humbles (placard papier couleur) 0 25
Lettre ouverte aux travailleurs des champs 0 40
L'Illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individual. 0 40
Amour libre et Liberté sexuelle.......... 0 60
L'A B C de nos revendications individualistes 0 25
Qu'est-ce qu'un anarchiste ?.......... 0 45
L'illégaliste anarchiste est-il notre camarade ? 0 35
Subversismes sexuels 0 50
Entretien sur la liberté de l'amour.......... 0 50

par E. ARMAND et Marguerite DESPRÉS.

Est-ce cela que vous appelez vivre ? Pensées quotidiennes. La Ruse. L'en dehors. L'amour libre (en français et en ido). 0 80

par E. ARMAND et A. JORDAN.

La Liberté de l'Amour 0 15

par Voltairine de CLEYRE

L'idée dominante (Edition augmentée).... 0 30

par Albert LIBERTAD

La joie de vivre 0 25
La liberté. Nous allons. Ultime bonté.... 0 60

par Gérard de LACAZE-DUTHIERS

Les vrais révolutionnaires (en français et en *ido*) 0 20

par Benj. R. TUCKER

Ce que sont les anarchistes individualistes. — La liberté individuelle 0 50
Socialisme d'Etat et Anarchisme comparés A paraître.

par DIKRAN ELMASSIAN, ALBA SATTERTHWAITE, etc.

Dieu n'existe pas, *Le Grand Fléau*, *Le* Christianisme 0 45

par Pierre CHARDON

Ce qu'est la Patrie 0 30

par STIRNER, TUCKER, MACKAY

Contre l'Etat, sa morale, son enseignement. A paraître.

« *Notre* » *Individualisme. — Lettre ouverte à quelques anarchistes communistes. — L'œuvre et les tendances* de l'en dehors. — *Nos associations. — D'une femme aux femmes et filles de syndicalistes, révolutionnaires, communistes et anarchistes* 0 35

30 BROCHURES OU TRACTS ASSORTIS : 5 fr. (recommandé : 6 fr.)

Livres et Brochures diverses

franco

E. ARMAND. — *Fleurs de solitude et Points de repère* 12 60
— *Ainsi chantait un en dehors* 12 60
— *L'Initiation Individualiste anarchiste*, envoi recom. 9 »
— *Realismo e Idealismo mezclados* 5 60
— *En marge du Vice et de la Vertu* .... A paraître
— *Les loups parmi les hommes* (pièce en 3 actes)........ —
— *L'éternel problème* ...... A paraître
— *Discussioni sull' amore* 0 50
— *A l'encontre du bon sens*, thèse en un acte........ 0 65
— *Le refus de service militaire et sa véritable signification* 0 30
— *Poèmes charnels et fantaisies sentimentales. — J. CLAUDE : Sous Bois*..... 0 60
— *Le Combat contre la jalousie et le Sexualisme révolutionnaire* 2 25
— *Où il est question de l'Illégalisme anarchiste, de l'affaire des Bandits tragiques, de « Chez les Loups »*, etc., etc. 0 75

PIERRE CHARDON. — *Sa vie, sa pensée, son action* 1 50
DARROW (Cl.). — *Qui jugera le Criminel.* Inconséquences des lois pénales 0 30
DAMIANI (Gigi). — *L'histoire du Soldat inconnu* 0 30
DESPRÉS (Marguerite). — *L'amour libre (français et ido)* 0 80
GOLDMAN (Emma). — *La Tragédie de l'émancipation féminine* 0 30
CLARE (Hope). — *La Virginité stagnante*.. 0 35
Dr Axel ROBERTSON PROSCHOWSKY. — *Comment éviter les maladies vénériennes. La mentalité des prostituées et la vie sexuelle de l'avenir* (avec notes de E. Armand).. 2 50
DIVERS AUTEURS. — *Différents visage de l'Anarchisme* .... 2 »
IXIGREC. — *Peut-on établir une morale sexuelle rationnelle ?*.......... à paraître
STIRNER, TUCKER, MACKAY. — *Contre l'Etat, sa morale, son enseignement*.......... » »

Collections

par delà la mêlée, *la mêlée*, 10 à 20 nos, *l'en dehors* du début au no 125 (fin décembre 1927), en tout 110 à 120 numéros, envoi recommandé .... 50 »

En vente aux Editions de l'en dehors
bi-mensuel

ABONNEMENTS : 8 fr. 25 — (Extérieur : 13 francs)
50 centimes l'exemplaire

S'adresser pour tous renseignements
à **E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans**



MARQUE SYNDICALE *La Laborieuse*, 7, rue du Gros-Anneau, Orléans